1902 MARS I N° 77

LE THÉATRE

TION ET RÉDACTION : Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O COMMUNAY, seul concessionnaire, 19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 143-05

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot



Cliché P. Nadar.

GALERIE DU THÉATRE. — Mlle Blanche Toutain

Les Toilettes si admirées

que porte

Madame Marcelle Valdey

dans le grand succès du Théâtre de l'Athénée

"Madame Flirt"

Sont des créations de

REDFERN

242, Rue de Rivoli, Paris

LE THÉATRE

N° 77 SOMMAIRE Mars 1902 (I)



Cliché Larcher. ANGELIN (M. Bullier) FERNANDE (Mme Valdey) MARCELLE (Mme Dulue)

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE. — *MADAME FLIRT.* — Acte Ier

La Quinzaine Théâtrale



Cette Quinzaine théâtrale n'est pas indifférente, elle est, ma foi, fort variée, toutes les écoles y donnèrent, avec des fortunes diverses. Il convient, avant tout, de parler ici du *Marquis de Priola*, le grand événement dramatique du moment, je n'ose dire le « grand succès ». La pièce de M. Henri Lavedan « fait de l'argent », comme l'on dit, alors qu'au théâtre on réalise certains chiffres de recette. Mais « faire de l'argent » ou « être un grand succès » sont des accidents de qualité très différente. On ne peut nier cependant que *le Marquis de Priola* ait réussi; cela est, assurément; toutefois cette réussite fut accompagnée de réserves. Bien mieux, à la répétition générale, les réserves s'étaient traduites par quelques protestations murmurées aux endroits chatouilleux. Par parenthèse, voilà qui me paraît trancher au sens de l'affirmative, la fameuse question des répétitions générales, celles-ci étant données devant un public sensitif, dont les impressions sont précieuses à recueillir. L'auteur, homme d'esprit, saisit l'indication au vol, fit, dans son troisième acte surtout, quelques coupures adroites, et la pièce marcha, sans encombre, à la première représentation, ainsi que marchera l'armée anglaise, depuis que lord Roberts a attaché un pédicure à sa multiple personne. Savoir faire les coupures utiles, c'est une mesure de prudence et d'habileté.

Les pièces de Henri Lavedan sont toujours très attendues, celle-ci avait soulevé encore plus de curiosité que ses congénères. La raison, c'est qu'on annonçait une évolution dans la manière de l'auteur dramatique. Jusqu'à ce jour, *le Prince d'Aurec* avait été l'œuvre maîtresse de Henri Lavedan. — Je tiens pour quantité négligeable *Catherine*, berquinade à la façon de Scribe, confectionnée à l'usage des cœurs sensibles du balcon de la Comédie-Française. — Depuis, il s'était confiné dans le genre de comique humoristique, où il excelle, et avait donné aux Variétés deux pièces de valeur différente, mais de même tempérament, *le Nouveau Jeu*, — un chef-d'œuvre d'ironie fantaisiste, — et *le Vieux Marcheur*, — ne parlons pas des ***Médicis***, — et l'on affirmait que, faisant retour sur ses pas, il avait fait du *Marquis de Priola* le congénère de son noble devancier, *le Prince d'Aurec*, c'est-à-dire du théâtre plus sérieux, plus philosophique et plus humaniste. Cela était en effet, car la pièce nouvelle est presque comédie de caractère, et c'est dans Molière que Henri Lavedan a pris le type, qu'il a accommodé à la sauce moderne. Ce type, c'est celui de Don Juan, le séducteur professionnel, le « tombeur de femmes », « l'homme fatal », à qui rien ne résiste, qui a le mépris de l'humanité, — un mépris qu'il pourrait justement réserver pour lui-même, — et qui, dans son orgueil immense, s'élève au-dessus de tous.

La question préjudicielle est de savoir si ce personnage, possible autrefois, n'est pas aujourd'hui figure de légende, et si, dans la société moderne, il n'est pas un simple anachronisme qui étonne et déchante. Il me paraît qu'il y a des aventures qui ne sont guère acceptables, au moins compréhensibles, que si le héros endosse le pourpoint à broderies et à paillettes, si son panache flotte au vent, si sa rapière lui bat aux cuisses, si, au dénouement, les flammes de l'enfer ne s'en mêlent, et que, si le Commandeur de marbre ne l'invite à trinquer avec lui. Or, l'ironie moderne, le scepticisme intégral ne laissent guère de place aux personnages de tempérament mystérieux. La figure de Don Juan a été, d'ailleurs, en s'édulcorant, de siècle en siècle. Au XVIIe siècle, l'autorité de Molière l'avait fait accepter, héroïque, avec l'aide du surnaturel; au XVIIIe siècle, le Don Juan n'est plus que libertin, et son libertinage se double de sacrilège; plus près de nous, Don Juan est arriviste, sous la forme du Rastignac de Balzac, mystique comme le Szaffye d'Eugène Sue, pour aboutir au comte de Camors d'Octave Feuillet, une des dernières incarnations du personnage idéal, celui-là viveur un peu fatigué, un peu pédant, oublieux du diabolisme ancestral.

Il me paraît que Henri Lavedan a appuyé son drame sur un personnage de vie factice, ce qui constitue un « porte-à-faux », comme disent les charpentiers, et ce qui est médiocre condition de solidité. Il a donc fallu grand effort de talent, de la part de l'auteur, pour comprimer les révoltes et faire accepter, pour argent comptant, cette fausse monnaie d'un phénomène d'exception. On dirait qu'il s'est enfermé volontairement dans un cercle, où il s'est posé un défi à lui-même, voulant sans doute prouver aux autres, ce qu'il pourrait faire avec un sujet plus heureux et mieux choisi, puisque celui qui peut le « plus », plus aisément encore peut le « moins ». En tout cas, on ne peut nier qu'il n'ait gagné son pari, puisque, ainsi que nous le constations au début, il y a eu succès. Toutefois, ne nous demandez pas quelle en sera la durée. Il faut ajouter, d'ailleurs, pour être juste, que la collaboration des comédiens n'a pas été inutile à l'auteur dramatique : Le Bargy a joué admirablement, avec beaucoup de tact, de chaleur et de talent, le rôle de Priola, exténuant et difficile, l'un des plus longs et des plus compliqués qu'il y ait au théâtre; il en a exagéré, avec raison, l'intensité, jusqu'à la passion, presque jusqu'à la folie. C'est une sorte de fou, en effet, que ce personnage conduit par l'orgueil et la débauche jusqu'à la paralysie qui, dans cette action moderne, remplace la statue vengeresse du Commandeur. Avec Le Bargy, il convient de citer Dessonnes, un tout jeune comédien qui, depuis son brillant concours du Conservatoire, n'avait paru tenir qu'à demi, la promesse faite, faute d'occasion, sans doute, et qui, cette fois, a témoigné de qualités de sincérité et d'émotion. Quant à Mademoiselle Bartet, dans un rôle épisodique et dangereux de femme trop aisément séduite, plus facilement encore « lâchée » en pleine déception, avec un dilettantisme de mépris inouï, elle a été exquise de finesse, de vérité, d'indignation humiliée. Jolie, séduisante et féminine jusqu'à l'excès du charme.

Cette quinzaine a été, d'ailleurs, celle des phénomènes dramatiques. — Est-ce le voisinage des exhibitions Barnum qui en est la cause ? — Je ne sais, mais il est certain que *la Fille sauvage*, de M. François de Curel, représentée ces jours derniers au théâtre Antoine, ne saurait être, elle non plus, classée dans la banalité. Il avait été, depuis longtemps, beaucoup parlé de cette pièce, et d'avance on avait crié au chef-d'œuvre et annoncé le succès. L'enthousiasme était préventif, et l'auteur a beaucoup d'amis trop empressés, peut-être, qui l'ont élevé sur le « pavois » — ainsi écrivit l'un d'eux, — devant que les chandelles fussent allumées. Le résultat n'a pas été précisément celui qu'on attendait. Certes la pièce n'est pas l'œuvre du premier venu, et l'auteur y a fait preuve de talent, volontiers, dirai-je, que sa valeur est indiscutable. Mais son théâtre est d'exception et ne saurait plaire à la foule. D'abord, il manque de « clarté ». Il faut faire effort d'imagination pour comprendre; et pour suivre le mouvement de l'action, ce ne serait pas trop d'un livret explicatif comme on en accompagne les pantomimes; à mesure qu'on écoute le dialogue, qui a du charme, de l'élévation, de l'abondance, parfois aussi de l'emphase, on se demande ce que l'auteur a voulu dire, ce qu'il pense, ce qu'il veut prouver et quelle est sa conclusion ? A quoi l'auteur, qui se rend compte du sentiment imprécis de l'auditeur, répond, en allant au-devant de l'objection, qu'il n'a rien voulu prouver, qu'il ne conclut pas, qu'il se contente « d'exposer », que c'est au public à réfléchir, à comprendre, s'il peut, et que sa pièce est « simplement » le développement d'une synthèse dans ses évolutions... Ouf ! que « simplement » est ici de grâce délicate ! Le pauvre public, lui, se gonfle les méninges et se décourage. Le théâtre sans clarté, c'est, à tout prendre, le contraire du théâtre,

---

L'abondance des matières, en ce moment de l'année, nous forcerait, si nous prétendions suivre exactement le mouvement théâtral, à écourter les comptes rendus ou à omettre des manifestations intéressantes ; il nous semble à propos, dans ces conditions, de grouper dans des numéros spéciaux, qui paraîtront durant la saison d'été, le répertoire de certains théâtres, ainsi que nous l'avons fait l'an dernier pour le Théâtre Antoine.

La Direction.

il s'adresse aux seuls intellectuels, aux dilettanti affamés de virtuosité, et la foule passe indifférente, disant : « Ceci n'est pas fait pour nous!... » à jouer ce jeu on ne dépasse guère le succès d'estime. L'auteur s'en contente, ai-je entendu dire, et n'en ambitionne pas d'autre, satisfait ainsi en son originalité personnelle. Son but est atteint, s'il a voulu prouver qu'il a du talent et qu'il observe de haut, d'un œil saturé d'indifférence. Il est certain qu'il procède surtout de lui-même. Si j'avais à le comparer à quelque autre, je dirais que sa manière n'est pas sans analogie avec celle d'Alexandre Dumas fils, avec cette différence que Dumas, clair, net, précis, brutal, franc jusqu'à la naïveté de l'évidence, marche droit au but, conclut à sa manière, ne traitant que d'une idée particulière, alors que M. de Curel, plus quintessencié, plus détourné, plus vague, traite d'une idée de conception générale, point passionnelle, ne conclut pas, laissant au dénouement son problème sans solution, « jambes en l'air », comme l'on dit.

Ce drame, qui a l'allure d'un conte philosophique comme on le pratiquait au XVIIIe siècle, et auquel excellait Voltaire, c'est du théâtre symbolique, et la fille sauvage, dans ses pérégrinations à travers la barbarie, le mysticisme, le rationalisme, la civilisation, pour revenir à la barbarie fatale, d'où elle s'évadera, peut-être! s'il plaît à Dieu?... à la condition qu'il y ait un Dieu? c'est, paraît-il, la synthèse, — puisque synthèse il y a, — de notre pauvre humanité, son histoire crayonnée en dix tableaux, histoire subtile pour les Philistins des fauteuils d'orchestre, dont le moindre grain de passion ferait bien mieux l'affaire, et des créatures vivantes lui plaisant bien mieux que des entités.

Antoine a fait de grands efforts pour monter cette pièce, à laquelle il a apporté un véritable souci d'art. Ses décors sont pittoresques, habilement plantés, et il leur a donné les reliefs en usage sur les scènes anglaises, qui sont d'une grande ressource dans la perspective et qui semblent nouveaux pour nos décorateurs, qui ne les pratiquaient guère. Jusqu'à ce jour, je ne les ai vus que chez Antoine et chez Sarah Bernhardt. Les costumes sont pittoresques, colorés, ceux des sauvages du royaume des Amaros, où se jouent les deux premiers actes, sont très ingénieux, ils n'ont rien du cortège des jours gras et sont de réalisme bien compris.

La fille sauvage, c'est Mademoiselle Suzanne Desprès, qui a tenu à jouer ce rôle avant son entrée à la Comédie-Française. Elle y est remarquable, et j'admire surtout ses facilités de transformation. Tour à tour, sauvage, novice mystique, jeune femme élégante, reine impérieuse, elle donne toutes les faces du rôle, avec une égale hardiesse d'interprétation, une réelle perfection artistique. La Comédie-Française, qui procède au rajeunissement des cadres, a bien fait d'engager cette jeune artiste, pleine de talent déjà acquis, et d'un avenir certain, si toutefois on ne la laisse pas croupir dans l'inaction. A la Comédie, c'est là qu'est le danger, quand on y entre, c'est souvent comme si on pénétrait dans une impasse; les portes y sont bien gardées et ne s'ouvrent parfois qu'à... l'ancienneté.

Ce que je dis là pour Mademoiselle Suzanne Desprès, je le dis encore avec plus d'inquiétude pour cette mignonne et gentille petite Piérat, que nous avons tous remarquée au dernier concours du Conservatoire, où, à l'unanimité, le jury lui décerna le premier prix de comédie. Après un stage de quelques mois à l'Odéon, où elle fit sa retraite, au Monastère de la Rive gauche, la voilà engagée à la Comédie-Française... « Engagée à la Comédie-Française », c'est parfait, si on ne l'y étouffe pas dans sa fleur, si on ne la cueille pas avant qu'elle n'ait « noué », comme disent les horticulteurs, et si, après avoir joué *le Mariage de Victorine*, qui sera vraisemblablement sa pièce de début, on la fait travailler et on la met à même de réaliser les espérances.

La Comédie a failli, ces temps derniers, faire quelques engagements nouveaux, sensationnels même. Ainsi, l'administrateur général a eu la tentation de faire entrer le comédien Huguenet, assurément un des meilleurs artistes de notre temps, dans le bataillon sacré de Messieurs les Ordinaires. Ce bataillon est aussi difficile à pénétrer que le carré de Waterloo. L'administrateur a le droit de faire les engagements de pensionnaires, dans une certaine limite; au-dessus, sa compétence s'arrête, c'est le comité qui juge et qui est souverain. Les choses se passèrent donc de la façon suivante :

« Messieurs, — dit l'administrateur, — j'ai l'intention d'engager M. Huguenet à la Comédie-Française. Qu'en pensez-vous?

— Monsieur, l'intention est louable, — dirent en chœur les sociétaires, dans leur froide courtoisie, — Huguenet est un comédien de talent, nous l'apprécions comme il convient.

— *Dignus, dignus est intrare*... chantèrent ceux des sociétaires qui ont de la voix.

— Mais, — fit un indiscret, — quelles sont les conditions de l'engagement ?

— Le maximum possible, dès maintenant, et dans un an, le sociétariat à part entière. »

On fit la grimace ; après quoi, un sociétaire des plus avertis reprit en douceur :

« Voilà qui est parfait ; seulement, il faudrait d'abord que M. Huguenet fit ses preuves. On lui accorderait trois débuts dans le répertoire classique, et nous pourrions, après examen, voter son admission... s'il y a lieu... ? »

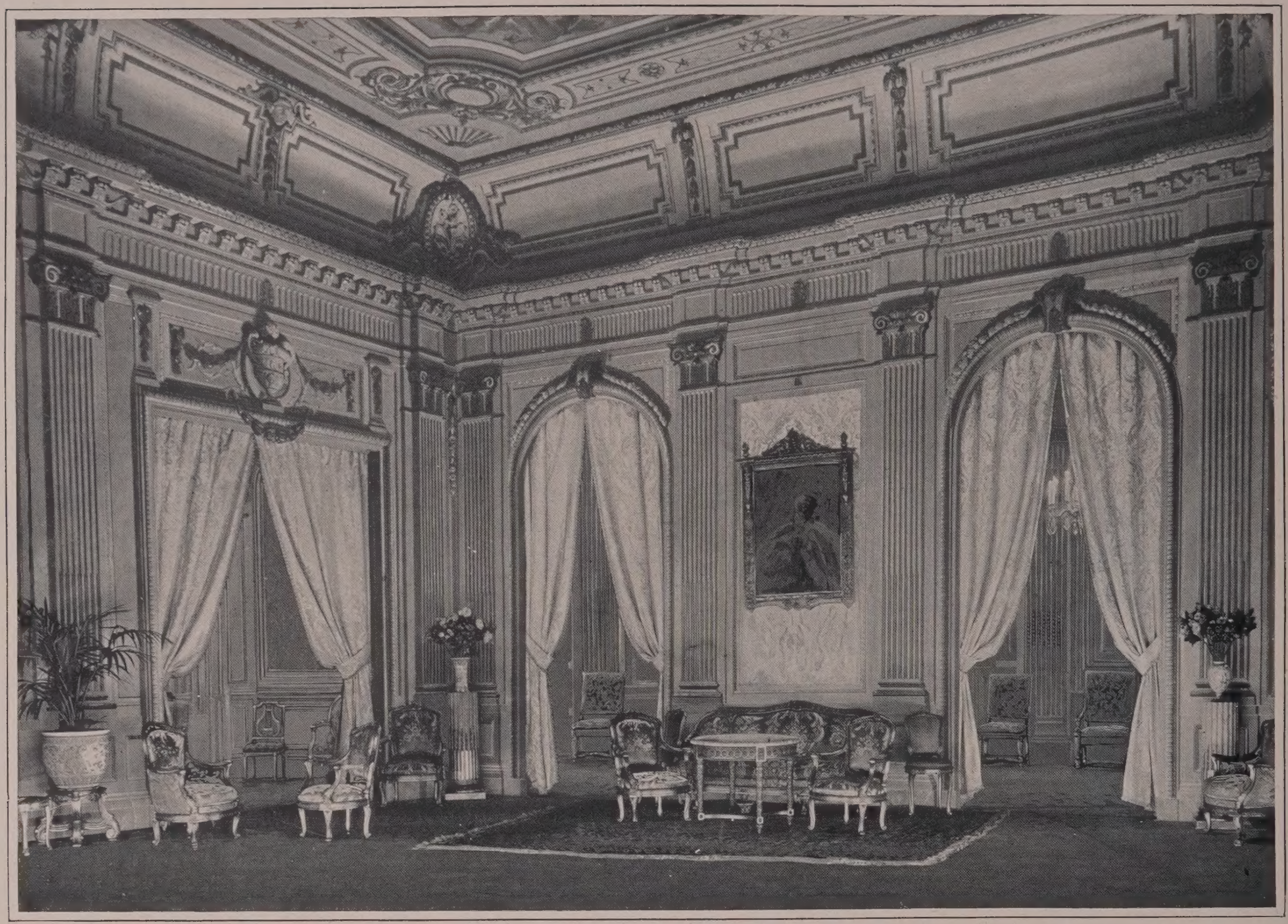
Huguenet, qui ne se croit plus d'âge à passer des examens, a pris la fuite ; on l'a retrouvé... au Gymnase, où il se dispose à jouer *l'Archiduc Paul*, dès que le lui permettra le succès du *Détour*, succès que, par parenthèse, nous avions prophétisé ici même.

Complétons maintenant cette revue du mois. Saluons d'abord, les morts en la personne de *la Bande à Léon*, un vaudeville en trois actes, de M. Tristan Bernard, qui, pendant cinq à six jours, tint l'affiche des Nouveautés ; ensuite, signalons aux enfants et aux parents, *les Cinq Sols de Lavarède*, un tour du monde accompli, à l'instar de celui du Juif errant, au théâtre du Châtelet, par un rapin de Montmartre, qui n'a jamais que cinq sous dans sa poche, et qui se tire d'affaire quand même, avec ce maigre subside. C'est amusant, bon enfant, sans prétention, et orné d'un superbe ballet japonais, avec chrysanthèmes en liberté, lanternes de toutes couleurs, tohu-bohu indescriptible, dans lequel évoluent des marmots de grâce exquise ; — aux amateurs de mélodrames, *Jean la Cocarde*, mélo héroïque et vertueux, qui fleurit, dans les larmes, au théâtre de l'Ambigu, et la reprise des *Mystères de Paris*, drame comique extrait de main habile, par Ernest Blum, du noir roman d'Eugène Sue, où on a revu avec plaisir Pipelet, Cabrion, le Maître d'école, la Chouette, le Chourineur, Fleur-de-Marie, Rigolette, tous ces personnages devenus populaires depuis plus d'un demi-siècle et qui ont fait leur trouée dans l'histoire.

Enfin, au théâtre de la Renaissance, on s'est offert le luxe d'un spectacle vraiment exotique et très intéressant, ma foi, une « Triplice » dramatique où figurent la Russie, l'Autriche et la France. Au pique-nique, la Russie a fourni le plus gros morceau : *le Mariage de Kretchinsky*, un vaudeville en trois actes, de là-bas, deux fois milliaire sur les bords de la Moskowa, et d'une délicieuse saveur de caviar. Les types sont originaux et de vérité parfaite ; il y a, entre autres, un personnage de parasite à tout faire, qu'on ne paye qu'à coups de poing, qui est désopilant ; à lui seul il vaudrait le voyage. — L'Autriche s'est contentée d'un acte, *Colombine*, sorte de pantomime où l'on a laissé traîner du dialogue, comme par mégarde ; ça n'est rien et ça devient quelque chose, parce que c'est joué, parlé et mimé par Charlotte Wiehe, la blonde fée danoise, spirituelle, fine, sautillante, d'une gaminerie sans pareille, et, quand il le faut, d'émotion intense. D'aucuns l'ont qualifiée d'artiste « d'Exposition », ce qui me paraît absolument injuste. — C'est Octave Mirbeau qui a fourni le plat français. Ça n'est pas le moins savoureux : *le Portefeuille* est un acte comique, mais d'un comique tout particulier, où la vérité éclate sous la caricature. Un critique de mes amis a dit que c'était de la « pointe sèche », l'expression est exacte. C'est, en tout cas, un petit acte qui fait réfléchir et en dit plus qu'il n'est gros, une bonne comédie, dont l'ironie est presque une bonne action. C'est joué, avec une rare perfection, par Gémier, qui a pétri son Jean Guenille avec de la chair vive.

... J'entends au loin un bruit d'hémistiches qui grondent, des résonances de ferraille, et le vent d'un panache me fouette la figure..... C'est *les Burgraves* qui s'apprêtent à entrer en scène !!!

FÉLIX DUQUESNEL.



Cliché Mairet. DÉCOR DE L'ACTE Ier. — *Un salon à l'Ambassade d'Italie*

COMÉDIE-FRANÇAISE

LE MARQUIS DE PRIOLA, PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE, DE M. HENRI LAVEDAN

Le Comité de Lecture, avant d'expirer, n'eut point, ce semble, la main si malheureuse. C'est lui, n'est-ce pas? qui reçut *l'Énigme*, et n'est-ce pas lui aussi qui reçut *le Marquis de Priola ?* Dans un cas comme dans l'autre ne faisait-il pas ses preuves de goût et aussi ses preuves d'audace? car, à entendre comme l'une et l'autre pièce sont discutées dans les salons, quelles critiques elles rencontrent et quelles tempêtes elles émeuvent, on eût compris que les plus braves se fussent trouvés timides. Il est bien vrai que rien ne passionne qui ne soit point de valeur et que rarement problèmes d'une si puissante et curieuse psychologie ont été posés au public.

Le Marquis de Priola, qu'est-ce? Le Don Juan moderne; dès la seconde réplique, deux messieurs nous le disent qui conversent, un soir de bal, dans un petit salon de l'Ambassade d'Italie. Italie, Angleterre et France se mêlent et se confondent en Priola, la France peu. Entrent Priola et un jeune homme: Pierre Morain. Priola l'a amené là pour faire ses débuts mondains, car, depuis son enfance, il s'occupe de lui et l'a fait promener en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en tous pays, pour lui faire « un esprit libre, un cœur léger, une conscience de caoutchouc ». Pourquoi? Il ne le dit point, mais on devine; car Priola n'est point un brave homme, il veut qu'on le sache et se pousse au noir. Ce garçon, fils d'un de ses gardes qui s'est tué en maniant un revolver, il l'a voulu tel qu'il est lui-même, « un âpre et fin voluptueux, riche, élégant, armé de mépris pour les hommes et de dédain pour les idées, sans scrupules et sans foi », et tout à l'heure, après lui avoir exposé deux mots d'une généalogie où tient toute l'histoire du vice à travers l'histoire, il lui annonce qu'il va l'adopter, qu'il lui laissera sa fortune et son nom. Son nom! la seule chose à laquelle il tienne un peu, « son joli nom caressant qui fait pâlir les femmes ».

Survient le docteur Savières, médecin du marquis; il est mari d'une protestante austère, amie d'enfance de la femme dont Priola est divorcé et qui s'est remariée à un bienfaiteur de l'humanité nommé Le Chesne. Ces dames vont venir, et le docteur demande à Priola de leur céder la place. En même temps il lui donne une consultation gratuite sur la nécessité de dételer. Mais Priola mourra dans le brancard, car, à peine prend-il le temps de jeter quelques indications de son caractère à une sorte de confident comique, et le voici en pleine cour avec une Madame de Valleroy, pour qui il se sent une espèce de goût. Est-ce cour qu'il faut dire, et n'est-ce pas le dialogue seul qui peut donner idée de cette alerte façon d'inspirer et de provoquer le désir? Les choses vont le mieux du monde lorsque entre Madame Le Chesne, qu'accompagne Madame Savières. Quoi qu'elle en dise à son amie, elle n'est point guérie de son ci-devant époux, qui l'a fort trompée, mais si joliment! Et de fait Priola s'y prend si bien que la pauvre petite ne demanderait qu'à se

rendre. Il n'y faut plus qu'une escarmouche lorsqu'elle se sauve. Retour de Madame de Valleroy, et là, rendez-vous enlevé à la baïonnette. Madame de Valleroy viendra chez Priola, elle y viendra pour voir ses almanachs, car il collectionne ; il n'est donc point tout vice, cet homme, et il a au moins ce bon côté d'adopter, avec les petits gardes, les petits livres. Il faut se méfier des feuillets de gardes.

Au second acte, les voici, en un meuble coquet de l'avant-dernier siècle, ces almanachs aux poésies d'amour et de mirliton, et aux gravures qui vont au fait ; voici, sur les lambris, une suite de miniatures qui ne furent pas moins découvertes par le marquis ; cadre Louis XV, esprit Régence et un roué pour habitant, plus un faux roué Barbançon, lequel hennit quand Priola triomphe, et un naïf au cœur pur, le jeune Morain, qui étudie la médecine et se plonge furieusement dans la théorie des maladies nerveuses. Priola expose une théorie sur l'amour — qui, sans doute, est la théorie de sa cinquantaine, érudite et médiocrement en appétit, et qui n'eût été ni la théorie de ses quarante ans gourmets, ni celle de ses trente ans gourmands, ni, bien moins, celle de ses vingt ans gloutons, mais elle prévient, excuse et justifie les défaillances — Priola dit donc que le meilleur moment de l'amour, c'est celui où, la victoire mentale obtenue, on se replie en bon ordre. Mieux vaut avant que pendant. De fait, c'est là une des curiosités les plus rares de la pièce de M. Henri Lavedan, qu'il ne nous a pas présenté un Don Juan vieux et qui se raconte, bien moins un Don Juan qui se survit, mais un Don Juan encore en forme, dehors parlant, gardant entière sa puissance de séduction, mais la ménageant, et cherchant son unique plaisir à provoquer des sensations qu'il dédaigne. S'il était sûr de soi, s'il avait gardé l'entière sécurité, l'orgueil profond, même la vanité d'être le victorieux quand même, si, comme la plupart des braves garçons qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, jouent au Don Juan — qui n'en a connu ? — il en étalait la bravade, voilà beaux jours qu'il en serait mort ; mais il s'est préparé une philosophie des retraites ; sans qu'il s'en rende compte et qu'il se l'avoue, il s'offre des joies qui ne lassent point, éveillent une pointe de désir mental, mais s'épanouissent rarement en désir physique : c'est Don Juan voyeur.

Et quelle jolie scène lorsque, avec Madame de Valleroy, d'almanach en almanach, de romance en image, Priola, par un joli petit chemin qu'il connaît bien, la mène jusqu'au bosquet où jadis, à en croire la renommée, les servantes comme les reines le trouvaient toujours égal à soi-même, — le bosquet à l'entrée duquel, à présent, il tire sa révérence et remet aux dames leur mante qu'il n'a même pas chiffonnée. Sans doute, il n'est guère, au répertoire, de dialogue plus joliment tourné, et cet



Cliché P. Nadar.

M. HENRI LAVEDAN

Cliché Mairet.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE MARQUIS DE PRIOLA*

DÉCOR DE L'ACTE II. — *Un salon chez le marquis de Priola*

Anglo-Italien a bien droit à ses grandes lettres de naturalité française. Cela — et joué comme ça l'est — c'est d'un Marivaux du xxe siècle.

Peut-être Priola se réserve : il n'a pas voulu Madame de Valleroy qui s'offrait ; il veut Madame Le Chesne, qui se dérobe, et dans les lettres de tendresse que jadis elle lui écrivit lorsqu'elle était sa femme, il choisit la plus passionnée, celle où, pour jamais, elle lui jurait le don d'elle-même. Il va l'envoyer, lorsque le petit Morain, qu'il a voulu prendre pour confident afin de l'éduquer et le dresser à son image, se révolte en sa paysannerie naïve et se montre fort insolent pour son bienfaiteur. — Le motif, c'est qu'il aime, lui, avec ses vingt ans, la Madame Le Chesne ; il ne s'en doute pas, mais Priola l'éclaire, il éclaire toujours. Après cette scène, Don Juan et son fils, qui semble la contre-partie cherchée de la scène classique, Don Juan et son père, Priola, en s'éloignant, charge le bon jeune homme de lui classer ses lettres d'amour : dernière leçon d'humanité — ou de féminisme — qu'il entend lui donner, car lorsque, exaspéré, Morain rejette au tiroir, « à la fosse commune », les papiers que Priola lui a confiés, une photographie lui saute aux yeux : sa mère. Mais il ne comprend pas encore qui est son père.

Le troisième acte est chez les Savières. Priola doit y venir pour consulter le docteur ; Madame Le Chesne y vient pour voir son amie. Elle a reçu la lettre de Priola et veut l'avis de l'austère protestante qui lui sert de confesseur. En tant que confesseur, Madame Savières a une supériorité ; elle dit à son amie : « Tu crois que Priola t'aime toujours. Mets-toi là, écoute, et s'il ne me fait pas tout à l'heure une déclaration, j'y veux perdre mon renom d'austérité. » Et Priola, qui ne se doute de rien, n'hésite pas, il ne soupçonne pas le piège et y donne franchement — sans réserve cette fois, et sans se rappeler qu'il doit se ménager. Comme Madame Le Chesne entre au beau moment, c'est un double échec qu'il se procure. Être joué par deux femmes, Don Juan ne doit-il pas être mortifié ? Par-dessus, voici le jeune Morain, austère lui aussi, qui reproche à Priola son père, sa mère et le reste. Ce jeune médecin joue avec le secret professionnel et annonce à celui qui fut son bienfaiteur que la paralysie le guette et qu'il en va mourir. Est-ce à dessein qu'il le met en une colère qui précipite la crise ? Le marquis tombe. « Ataxie aiguë, déclare Savières. Avant six mois, il sera aveugle et impotent... et il gardera sa raison... et cela peut durer vingt ans ! — Qui le soignera ? demande Madame Savières. — Moi, » dit Morain. Et la toile tombe. L'éveil des sentiments filiaux chez ce jeune homme est brusque, mais la révélation vient seulement de lui être faite, et, si invraisemblable que ce soit, il s'est si peu douté de sa filiation qu'il n'a mis aucun scrupule à avancer les jours du marquis ; mais voilà : hormis un légitime pour suivre la race, Don Juan peut-il avoir des enfants dont il s'occupe et des bâtards qu'il recueille ? N'est-il pas vrai que l'être d'exception qu'il est ne peut éprouver aucune des affections normales des êtres sociaux sous peine qu'elles se retournent contre lui-même et le tuent ? La pièce de M. Lavedan soulève de tous côtés des questions, pose des problèmes, éveille des idées. Ce n'est point ici du symbole, c'est de la haute pensée, étroitement mêlée à un drame qui provoque une émotion intense.



Cliché Mairet.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE MARQUIS DE PRIOLA*

DÉCOR DE L'ACTE III. — *Un salon chez Madame Savières*

Priola, c'est M. Le Bargy. La création qu'il a faite de ce rôle est une des plus glorieuses de sa belle carrière. Il porte lui seul le poids de la pièce, et il y prodigue l'esprit, l'intelligence, la force, l'agrément, tous les dons. Mademoiselle Bartet fait, des trois scènes où elle est Madame de Valleroy, le plus délicieux conte du XVIIIe siècle. A ses dialogues avec Priola, on prend le seul plaisir raffiné qu'on ait eu depuis longtemps. Les interprètes s'y égalent à l'auteur, et c'est le mieux qu'on puisse dire. M. Coquelin Cadet est d'une bonne humeur communicative, qui jette une gaieté en ce drame, et il compose son rôle comique avec une attention à laquelle nul effet n'échappe. Madame Cécile Sorel donne à l'austérité de Madame Savières trop de beauté pour qu'on y croie pleinement, mais elle y porte une conviction et un talent qui forcent à s'y soumettre. Les autres artistes, M. Leloir (Le Chesne), M. Henry Mayer (Savières), Madame Bertiny (Madame Le Chesne) et M. Dessonnes (Pierre Morain) complètent un ensemble qui, étant donnés les deux protagonistes, peut sembler digne de la Comédie-Française.

CLAUDE DUFLOT.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Les Noces corinthiennes

DRAME EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE, EN VERS, DE M. ANATOLE FRANCE, MUSIQUE DE M. FRANCIS THOMÉ

Cher Monsieur,

CURIEUX de toutes les choses de théâtre, vous voulez bien me demander la petite histoire des répétitions d'une grande œuvre.

Ces répétitions me seront un de mes meilleurs souvenirs. Pendant un mois, j'ai passé tous les après-midi avec ce haut esprit, avec ce charmeur qu'est Anatole France. Et, le lendemain de la première, j'ai senti le vide que laisse la rupture d'habitudes devenues chères. Je serais bien fier si, de son côté, il voulait bien avoir un peu de regret de ne plus avoir à accomplir la route, toute longue qu'elle fût, de la Villa Saïd à la rue de Vaugirard. Il a pu du moins se rendre compte de la respectueuse affection qui l'entourait dans cette maison de l'Odéon, en retour de sa courtoisie exquise, de sa délicate bienveillance, de ses encouragements pour mener à bien une tâche redoutable, car ce n'était pas peu de chose que de faire passer du livre à la scène ce merveilleux poème, bien qu'il y eût en lui le drame le plus pathétique.

C'est en juin dernier que j'allai frapper à la porte de M. Anatole France, en cette maison calme, au milieu d'une avenue alors fleurie, qui est la demeure faite à souhait pour ce sage et ce penseur, dont la pensée est si riche.

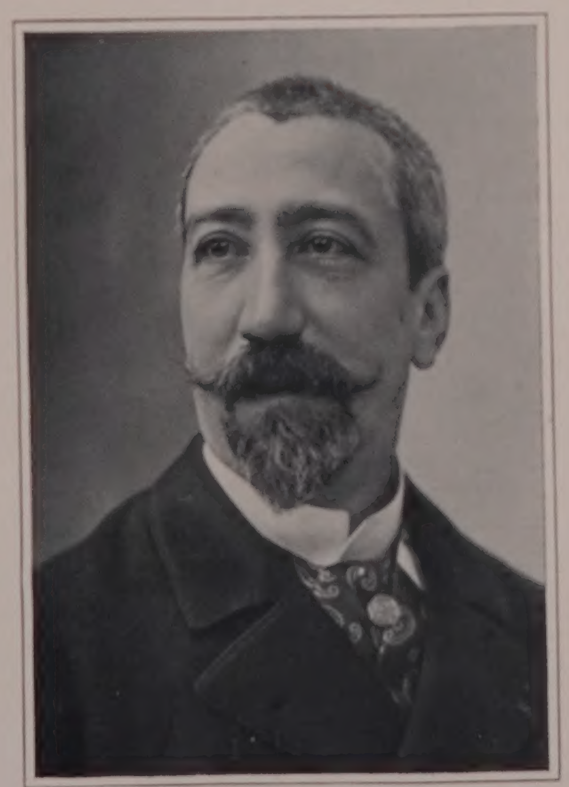
J'avais, depuis longtemps, une admiration passionnée pour *les Noces corinthiennes*. J'y voyais une des plus poignantes histoires d'amour qui aient jamais été écrites dans le cadre de ce tableau, où l'évocation va jusqu'à la divination, de l'époque de transition où les vieux mythes, qui si longtemps avaient suffi aux hommes, épris des forces de la nature, se trouvèrent en présence d'une religion nouvelle qui choquait moins qu'elle ne les étonnait les fils de la Grèce, adoratrice de la beauté.

La réponse de M. Anatole France fut toute de bonne grâce, après qu'il m'eût exprimé ses scrupules. Avec une simplicité singulière, une modestie rare chez un tel artiste du verbe, il doutait de l'impression que pourrait produire la représentation, et il n'était pas loin de considérer mon projet comme téméraire.

« Eh bien ! l'Odéon est fait pour avoir ces témérités-là ! »

Il consentit. Mais une question capitale se posait. Qui jouerait le rôle de Daphné avec assez de jeunesse, de grâce touchante, presque enfantine encore, et cependant avec assez de force pour soutenir un tel personnage et en avoir la flamme lyrique ?

Nous agitâmes quelques noms, sans qu'une solution fût prise. Mais, quelques jours plus tard, j'assistais aux examens de fin d'année, au Conservatoire, qui précèdent les concours. A ces examens, Mademoiselle Piérat fut grande favorite. Dix-sept ans, une tête blonde, des yeux profonds, une voix pénétrante, une ardeur qui dépassait les rôles d'ingénue où on la confinait. Et je pensais : voici notre Daphné. Au concours de juillet, elle triomphait, et, le soir même, elle signait son engagement à l'Odéon, déjà inquiète, bien qu'elle fût encore émue des ovations dont elle goûtait pour la première fois la douceur, de ce qu'elle aurait à y faire, à la réouverture du théâtre.



Cliché P. Nadar.

M. ANATOLE FRANCE

M. Halévy parla, de son côté, de Mademoiselle Piérat à M. Anatole France. Pour Kallista, personnage admirablement dessiné (c'est l'intolérance, l'âpreté, l'inhumanité de tous les sectateurs d'une foi nouvelle), mais rôle dur et difficile, il fallait une grande artiste. Et Madame Tessandier se plaignait précisément de n'avoir pas fait, depuis quelque temps, une importante création ! Elle lut le rôle et fut attirée par son côté terrible, et s'en enthousiasma pour la responsabilité un peu effrayante qu'il imposait. Le bon vigneron Hermas, si éloigné de tout mysticisme, ami des dieux bons qui font la vie bonne, ce devait être Albert Lambert.

Quant à Hippias, je proposai à M. Anatole France M. Vargas, en qui j'avais confiance et qui n'avait pas eu encore l'occasion de donner toute sa mesure. Vargas fut ravi d'abord, puis, quand le rôle lui apparut, un peu épouvanté. Il faut aimer ces scrupules qui ne sont point fréquents chez de jeunes artistes. La vraie bravoure consiste à mesurer le danger. Il y a assez de talents en fleur ou expérimentés à l'Odéon pour que le reste de la distribution fût facile.

La lecture, dans le texte intégral, eut lieu un après-midi de la fin de décembre. M. Anatole France commença, puis les artistes qui devaient interpréter son œuvre, continuèrent sur les brochures, grisés par la magie du rythme, par la beauté souveraine de la forme. Il semblait qu'on pénétrât dans une demeure sacrée.

Cependant, M. Anatole France était beaucoup plus calme.

« Je crois, dit-il de sa voix douce, qu'il faudra quelques coupures. »

Les répétitions commencèrent le lendemain, au foyer d'abord. On attaqua le prologue, qui, à la représentation, a été dit avec tant de charme et un véritable sens poétique par Mademoiselle Maille.

Une première petite difficulté surgit. Ce prologue, nous le faisions dire par une Muse qui évoque le temps radieux de la Grèce antique :

> Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de [lyre,
> Toi dont la bouche aimait les baisers [et le miel...

Or, le poète, primitivement, parlait en son nom :

> Moi, cet enfant latin qui te trouva si [belle,

et il était, là aussi, question de « paroles écrites ». M. Anatole France supprima une strophe et la remplaça par une autre, plus directe, qui a été déclamée par Mademoiselle Maille :

> Hellas, ô blanche sœur des Muses, je [t'ai peinte
> Belle et pleine d'amour en tes der- [niers moments,
> Pour que ceux qui verront *les Noces* [*de Corinthe*
> En aiment mieux la vie et soient doux [aux amants.

Il y eut peu de modifications au premier acte. Il y eut cependant la question de la maladie de Kallista, qui fut l'objet de bien des discussions amicales. Dans la première version, dans le texte de l'édition Lemerre, cette maladie était nettement définie :

> Un mal courbe ma mère et lui brûle le foie.

Pourquoi ce vers devenait-il gênant au théâtre? L'impression, difficile à définir, était là, pourtant. Kallista fut successivement atteinte de mille fléaux. M. Anatole France se décida finalement pour une calamité plus vague, plus indéterminée :

Ma mère, hélas! gémit sur le mal qui la ploie.

Avec une souriante bonne grâce, le maître, l'incomparable écrivain, se pliant aux exigences du métier dramatique, offrait (et le sacrifice n'était pas mince, cependant, quand on songe qu'il s'agissait de vers admirables, tout fleuris des fleurs de l'Attique) de « couper » ce qui ferait longueur. Ainsi demanda-t-il la suppression de ce passage, si juste d'expression, où Hippias, parlant avec un respect tolérant de Jésus, dieu nouveau, venu comme d'autres de la terre d'Asie, qu'il voulait bien admettre parmi les anciens dieux, le comparait à Adonis et à Hermès. Ainsi encore effaça-t-il, d'un trait de crayon bleu, à la fin de l'acte, quatre vers dont l'idée se retrouvait au dernier.

Ces « coupures », M. Anatole France ne les faisait pas sans avoir conté, avec cette élégance de pensée dont il a le secret, pourquoi il avait écrit ce qu'il abandonnait, et c'était chose délicieuse que de l'entendre, dût la répétition être arrêtée quelques instants, fuser en mille aperçus originaux et divers, évoquer les cités antiques rayonnant sous le ciel bleu, émettre des hypothèses sur leur vie intime, développer des idées d'érudit éclairées par un poète...

Je conserve précieusement l'exemplaire, un peu « fatigué », comme disent les bibliophiles, et qui avait la mauvaise habitude, n'étant plus que mal broché, de s'éparpiller en chapelet, portant les modifications apportées aux *Noces corinthiennes* par M. Anatole France, avec ses béquets collés çà et là, ses zébrures de coups de crayon, ses points d'interrogation à de certains endroits. Et c'était un fait peu commun que de voir l'auteur être le premier à proposer des « changements «, tandis qu'on intercédait, au contraire, autour de lui, pour le maintien du texte intégral. Cet exemplaire devait subir ensuite d'autres marques au crayon, celles du compositeur, M. Francis Thomé, qui a écrit une musique de scène d'une si jolie couleur, et celles de M. Édouard Colonne, qui a mis tant de sûreté et tant de tact dans l'exécution de cette partie musicale. Cette brochure évoque, de la part de tous, une jolie somme de travail. Elle contient aussi des dessins que crayonnait M. Anatole France (car c'est sur ses indications précises qu'ont été établis les décors), des croquis du tombeau devant lequel meurt Daphné, et de la suite de stèles et de monuments funéraires qui forment un chemin où les images mêmes de la mort deviennent, par le prestige de la grâce antique, sereines et souriantes. M. Anatole France ne dessine pas comme il écrit, assurément, mais il exprime sa pensée en traits expressifs et vigoureux.

Le second acte est celui où des modifications, d'ailleurs légères, ont été le plus nombreuses. On sacrifia les molosses auxquels il était fait allusion. Deux vers nouveaux remplacèrent les vers où Daphné parlait d'eux :

O vignes, ô verger, beau laurier que j'aimais ;
O cieux, ô terre, ô bois! adieu donc pour jamais.

M. Anatole France changea galamment « l'humeur maladive », qui est la part de la femme, en une « faible mémoire », adoucit quelques expressions qui avaient une saveur toute grecque, donna à quelques morceaux un relief plus théâtral, en resserra d'autres, captivé, à ce qu'il semblait, par ce travail scénique auquel il se prêtait avec une bonne grâce infinie. Et, de fait, il ne vint en retard qu'à deux répétitions, une fois parce qu'il avait été appelé comme témoin au Palais de Justice, et une autre fois parce qu'il avait failli être victime d'un accident de voiture.

Au troisième acte, il y a aussi quelques vers nouveaux, des vers nécessités par la mise en scène, et il en est de délicieux:

Certes, nous franchirons la vaste mer. Son onde,
Belle comme l'amour et comme lui féconde,
Portera doucement nos destins innocents.

Mais la question la plus grave qui se posa fut celle-ci : après les vers vraiment adorables de la mort de Daphné, Kallista qui, par son fanatisme, a été l'auteur de sa fin tragique, invoque le Dieu auquel elle a tout sacrifié et, en chrétienne soumise, malgré sa douleur maternelle, le remercie jusque du coup terrible dont il l'accable. Mais, au théâtre, Kallista risquait d'apparaître odieuse à ce moment, trop au-dessus des sentiments humains. Le poète le sentait bien : cependant, il tenait à ce mouvement, il l'estimait nécessaire, tout en comprenant bien qu'il fut pénible.

Tu m'as pris mon enfant, que ta main soit bénie!

On fut arrêté là assez longtemps. Si facile sur d'autres points, M. Anatole France montrait là quelque intransigeance, bien que Madame Tessandier, qui est pourtant la bravoure même, s'inquiétât de cette docilité un peu révoltante de Kallista... Une solution fut trouvée, à la fin, qui ne dénaturait rien et conciliait tout. Le vers fut coupé en deux, et l'hémistiche « que sa main soit bénie! » fut attribué à l'évêque Théognis, personnage « sympathique » pour avoir voulu délier un vœu imprudent, pour n'avoir pas prêché le renoncement complet à la vie, et qui était là dans son caractère et dans son devoir.

Les répétitions s'étaient ainsi passées dans un grand zèle de travail, dans la joie de pénétrer chaque jour de plus près une œuvre magnifique, dans une entente heureuse. Quand les répétitions musicales commencèrent, ce fut au tour de M. Thomé de resserrer sa délicate partition, tandis que M. Paul Steck, qui avait dessiné les costumes, veillait, avec un soin jaloux, à leur disposition. Tâche aimable, d'ailleurs, que de draper les déesses représentées par Mesdemoiselles de Fehl et Franquet, pour leur apparition pendant le songe d'Hippias!

La répétition générale est annoncée. La veille, M. Anatole France m'avait dit, avec la curiosité qu'il apportait à toutes les choses du théâtre :

« Comment, avec l'incertitude humaine, et en raison de tant d'éléments divers, arrive-t-on à pouvoir donner, à un jour fixé longtemps d'avance, une représentation!... Mais, constamment dans la vie, une circonstance imprévue nous fait manquer à un rendez-vous, à une obligation... »

J'eus à me souvenir, le matin de la répétition, de ces paroles.

Il était dix heures et demie. J'allais sortir de chez moi et me rendre au théâtre pour les dernières recommandations au décorateur, M. Moisson, lorsqu'on m'apporta une lettre.

Je suis habitué à envisager les heurts de l'existence théâtrale avec philosophie : on y est sans cesse responsable pour autrui. Mais, cette fois, le coup était rude : c'était une lettre désespérée de Vargas, me disant qu'il avait la voix tellement prise qu'il ne pouvait jouer.

Comment prévenir, à cette heure-là, que la répétition serait remise, et, avec la malignité coutumière dans notre monde, que n'imaginerait-on pas? Je cours chez Vargas; je ne le trouve point chez lui; après m'avoir écrit ce désolant billet, il était allé chez moi. Des allées et venues irritantes, qui font que je ne le rencontre, affolé, désespéré de ce qui lui arrive, qu'à onze heures et demie: il semble, en effet, à peu près aphone, et la situation est vraiment critique. Cependant, l'excellent médecin en chef du théâtre, le docteur Dromain, est prévenu, et, par une médication énergique, dont il a l'heureuse inspiration, il dégage la voix de notre Hippias, qui va bravement à la bataille, qui s'échauffe et que le succès récompense de son courage.

La répétition et la première valent de chaudes ovations, un triomphe, à M. Anatole France. Un trait charmant de la modestie de cet écrivain illustre : au moment où le rideau se levait et où il prenait place au fond de ma loge, il me disait :

« Il faut toujours s'attendre au pire : ce qui est au-dessous est un effet de la faveur des dieux ! »

Les Noces corinthiennes ont eu le succès littéraire considérable que méritait cette œuvre de beauté. Le poète a été acclamé : c'est ce que je désirais. Les égratignures ont été pour moi. Après six ans d'Odéon, on n'a plus l'épiderme très sensible! Si bronzé que l'on soit, il y a toutefois des choses qui surprennent encore un peu. Un journal, par exemple, a découvert que *les Noces corinthiennes* n'étaient pas « une pièce gaie ». Voilà de la haute critique!

PAUL GINISTY.



THEATRE NATIONAL DE L'ODEON

LES NOCES CORINTHIENNES

Mme Piérat. — Rôle de *Daphné*



[illegible]

Acte II

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

Madame Flirt

[illegible] PAR MM. P. GAVAULT et G. BERR

J[illegible] à Frédéric S[illegible] Les épisodes et [illegible] La vie s'y reflète par moments [illegible] une certaine netteté. Les caractères et les personnages s'évertuent à demeurer de demi-teinte et y réussissent d'un bout à l'autre des quatre actes. Le dialogue vaut d'être presque tout le temps [illegible]é, abonde en étincelantes paillettes. Peut-on demander davantage à des auteurs, même, ce qui devient rare, lorsqu'on a payé sa place ?

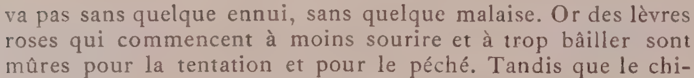
En voici le sujet :

M. Ancelin semble ne se rappeler que fort vaguement qu'il a épousé une jeune et jolie femme, ne songe qu'à la dernière idole, comme dirait M. François de Curel, n'est préoccupé que de chimie et se cloîtrerait volontiers des semaines entières au milieu des cornues et des éprouvettes de son laboratoire. Vous pensez que Marcelle supporte à contre-cœur d'être ainsi laissée en friche et traitée en atome négligeable, que son admiration très sincère et très affectueuse pour le savant à qui elle associa sa destinée, ne

[illegible] M. [illegible] M[illegible]

Acte II




Clichés P. Nadar. Mme LA CERDA (Mlle Aël) PAUL CAMARET (M. André Brun)
ACTE II


JACQUES (M. A. Deval) FERNANDE (Mme Valdey)
ACTE III

va pas sans quelque ennui, sans quelque malaise. Or des lèvres roses qui commencent à moins sourire et à trop bâiller sont mûres pour la tentation et pour le péché. Tandis que le chimiste travaille dans son laboratoire, la désœuvrée cherche le bonheur chez le voisin, se console dans la garçonnière du fatal homme du monde. M. de La Roche-Tesson cultive son « moi » comme une fleur de serre, tient avant toute chose à n'avoir aucun accroc dans ses habitudes, à s'éviter d'inutiles complications, à ne rien déranger dans sa vie. Il est dénué de sentimentalité et de fantaisie. Il redoute l'imprévu comme la peste. Il lui serait aussi désagréable de se priver brusquement des petites visites accoutumées de Madame Ancelin que de changer d'appartement ou de cercle. Il n'entre dans cette liaison qu'une infinitésimale partie d'amour, au moins de son côté, mais il se garderait de la rompre, de la remplacer aussi bien que de décrocher un tableau, de modifier l'harmonie du décor dans son salon. La seule véritable amie qu'ait Marcelle, Madame Fernande de Varigny, s'efforce à le démontrer à l'aveugle amoureuse, tente charitablement de la remettre dans le bon chemin, de la détourner d'un péril qui s'aggrave; le savant aura toujours le triple bandeau sur les yeux, ne s'aviserait pas de la soupçonner, de l'épier, d'employer un temps utile à ces besognes de police. Cela est certain. Mais il a un frère, un frère qui a beaucoup voyagé et beaucoup retenu, qui revient du fin fond du monde comme tout exprès pour brouiller les cartes et s'empressera de se mêler de ce qui ne le regarde pas, de prouver au bénévole mari qu'il appartient à la confrérie jaune. Et sait-on de quoi est capable un mouton qui devient enragé? Le monsieur aimé mérite-t-il, en vérité, qu'elle risque tout pour ses beaux yeux, qu'elle s'expose à ce point? Évidemment non. Et, chose extraordinaire, Cassandre réussit à se faire écouter, obtient à peu près ce qu'elle demandait. Marcelle lui donne carte blanche, lui laisse faire la petite opération difficile. M. de La Roche-Tesson la trouve absolument mauvaise, n'accepte le congé que lui sert tout chaud Madame Varigny qu'avec mille réticences, se refuse à abandonner la partie et, aussitôt arrivé à son cercle, écrit à sa maîtresse la lettre la plus pressante pour qu'elle lui accorde un suprême rendez-vous. Aucune adresse sur l'enveloppe. Ne faut-il pas tout prévoir dans le métier d'amant? Et la précaution ne fut pas superflue, car le « poulet » tombe comme par hasard dans les mains de cet excellent


Cliché P. Nadar LA CERDA (M. Lévesque) Mme BOULOT (Mlle Suzanne Demay)
ATHÉNÉE. — *MADAME FLIRT*. — ACTE IV



[illegible]



[illegible]

M. Ancelin. Le bra[illegible] le tourne et le retourne, exige les explications, a la puce à l'oreille, s'emporte, insiste d'autant plus que la coupable [illegible] au dépourvu, bafouille, s'acc[illegible] par son émoi, par sa rougeur perd la tête, quand heu[illegible]nt Fernande, qui mériterait un prix Monthyon pour un tel sauvetage, lui vient en aid[illegible] réclame pour elle l'invitation revendique avec une telle crânerie toute la fau[illegible] l'autre parait encore hésiter à la croire véridique et ne se calme pas, emploie les grands moyen[illegible] s'enlize jusqu'au cou, répond au fâcheux tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus tendre.

Parenthèse. Madame Fernande Varigny est une exqui[illegible] petite veuve, avertie comme aucune sur le jeu d'amour, coquette à l'excès et que l'on a surnommée Madame Flirt pour la bonne raison qu'elle se délecte à frôler le feu sans jamais y roussir sa robe, qu'elle se dérobe alors que l'on croit n'avoir à faire que le dernier geste et garde intacte une vertu qui parait ne tenir qu'à un fil.

Jacques Ancelin, las d'explorer les pays de mystère, de courir le monde, aspire au mariage comme naguère par les [illegible]



[illegible]

[illegible] Angoissé, meurtri, l'explora[illegible] Fernande, dont [illegible] lui avoue qu'il l'ad[illegible]que, d'un oui ou d'un non, elle peut le rendre à tout jamais le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Quelle épreuve déconcertante et an[illegible] Quel sacrifice cruel! Comm[illegible] dissimuler le trouble qui l'envahit, comment refouler au fond de soi-même le cri de joie qui va jaillir de ses lèvres, comment se résigner à repousser loin d'elle, à éconduire, à désespérer le loyal et bon garçon qu'il lui serait si doux d'avoir pour mari. Elle se maîtrise cependant, elle n'abandonne pas son amie, elle s'affiche avec La Roche-Tesson,

Dieu sait avec quel dégoût. Inutile mensonge, liaison invraisemblable, dont Jacques n'est pas la dupe.

De guerre lasse, Fernande se découvre quelque névrose, s'apprête à disparaître, à s'exiler pour des mois et des mois, loin de tout, à Madère. Jacques revient à la charge, l'obsède, l'embarrasse de questions, la met si bien au pied du mur, que n'en pouvant plus, brisée, affolée, elle défaille, elle trahit à demi la coupable qu'elle avait entrepris de sauver. Celle-ci, à son tour, s'allège du poids qui oppressait sa conscience. L'amoureux enchanté provoque l'homme du monde. Et comme il importe que l'aventure se termine bien, le mari, qui fut un instant de la confrérie jaune, ne se fait pas trop tirer l'oreille pour accorder l'absolution à la pauvre pécheresse qui lui a laissé deviner sa faute.

J'ai omis dans cette brève analyse tout un va-et-vient de marionnettes sans importance qui traversent et retardent l'action, les bavardages de paravent quoique drôles de-ci, de-là, ces intrigues parallèles sont d'une complète inutilité.

La pièce est admirablement interprétée par M. Abel Deval, qui nuance à souhait, les généreux élans, les inquiétudes nos-



Cliché Larcher — FERNANDE (Mme Valdey) — JACQUES (M. Deval) — MARCELLE (Mme Duluc) — ANCELIN (M. Bullier)

ATHÉNÉE. — *MADAME FLIRT.* — Acte IV

talgiques, les vibrations passionnelles du rôle complexe de Jacques Ancelin, par M. Louis Gauthier, d'une élégante souplesse en sigisbée toujours prêt à être agréable aux uns et aux autres, par M. Tréville, qui est en train de devenir simplement l'un des premiers comédiens d'aujourd'hui et a quintessencié dans le personnage de La Roche-Tesson tout l'esprit subtil, toute la verve aiguë des meilleures silhouettes de Forain et de Sem et enfin par MM. Bullier, André Brun et Levesque.

Madame Valdey se montre émouvante et charmante, flirte et ment pour le bon motif de délicieuse façon, détaille la moindre réplique en vraie femme du monde, Mademoiselle Duluc incarne comme il convient l'évaltonnée à tête de linotte, qui ne songe qu'à égayer sa vie, qui ne voit pas plus loin que le bout de ses lèvres; brunes comme la nuit, blondes comme l'aurore, Mesdames Suzanne Demay, Carlier, Vincourt et Guettles secondent de leur mieux, les entourent du froufrou d'adorables toilettes, de jeunesse et de joliesse.

RENÉ MAIZEROY.



AMBIGU-COMIQUE

Jean la Cocarde

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, DE MM. EUGÈNE GUGENHEIM ET GEORGES LE FAURE

A [illegible] Victor Hugo a [illegible] :

[illegible]
[illegible]

Demandez plutôt au public de l'A[illegible], qui se presse tous les soirs au guichet pour voir *Jean la Cocarde*, [illegible] du tout « pioupiou de l'Yonne », ah ! Dieu non ! tout aussi ardemment militaire que n'importe quel drame de l'ancien Cirque, au temps où l'épopée du commencement du dernier siècle se d[illegible]pait en tranches de mort.

C'est Bonaparte, un Bonaparte sous lequel a déjà percé Napoléon, qui remplit, de sa grande ombre projetée, *Jean la Cocarde*. L'action du drame nous transporte, en effet, en 1809, pendant la campagne d'Espagne, mais non au moment où Napoléon commanda en chef. Ce sont les officiers et les soldats du grand conquérant que nous voyons s'agiter sous la conduite de Lannes.

Ces officiers et ces soldats sont de braves gens. Deux surtout d'entre eux qui mériteraient d'être glorifiés par le *Carnet de la* [illegible]. L'un s'appelle Brémond, et il est général ; l'autre, Jean la Cocarde, est demeuré sergent. [illegible] de lui André. Et il semble que ces trois excellents guerriers soient destinés à rester éternellement les meilleurs amis du monde, si l'affreuse politique ne se mettait pas à la traverse de leurs destinées.

Elle se manifeste, dans *Jean la Cocarde*, sous la forme de la raison d'État. Le Napoléon de cette pièce, comme le grand Frédéric, tient à marier ses soldats [illegible] et juge utile à ses [illegible] que le plus d'unions légitimes se concluent entre ses officiers et les nobles filles espagnoles de grande maison. A ses augustes yeux, le trône de son frère Joseph paraîtra plus affermi s'il est fait de bois d'oranger, avec les fleurs aux branches. Et c'est ainsi qu'André Brémond a épousé contre son gré, presque par ordre, la comtesse Juana Bermuda, alors qu'il a un secret penchant pour la fille de Jean la Cocarde, la jolie Geneviève.

Tout le drame est en germe dans ce postulat. La comtesse Juana Bermuda, devenue Madame Brémond, aime son mari et ne demande pas mieux que de se prêter aux desseins de Napoléon et de l'aider à faire une Espagne où les soldats français ne



POMPIGNAC (M. Ch. Hémery) — GÉNal BRÉMOND (M. Laroche) — Sa PENA — Sa PENA — JUANA (Mlle C. Médal) — ANDRÉ BRÉMOND (M. Étiévant)

2e TABLEAU. — *L'Amour de Juana*

Clichés Larcher.

BIDAULT (M. Moret) — BONITA (Mlle Laurence Musset) — LEDRU (M. Villa)

AMBIGU-COMIQUE. — *JEAN LA COCARDE.* — 3e TABLEAU. — *Les bords de l'Èbre*



AMBIGU-COMIQUE. — *JEAN LA COCARDE.*

soient pas traîtreusement assassinés à tout bout de champ, mais elle est jalouse. Or de fâcheux propos sur son époux lui sont contés par le moine fanatique de rigueur, Santiago, son confesseur, qui rêve la mort de tous ces païens de Français. Santiago veut perdre Brémond. Il s'est abouché dans ce but avec un vilain drôle, Martinez, un des rares Espagnols « ralliés » qui ont servi sous nos aigles contre leur patrie. Martinez a voulu serrer de près Geneviève. Repoussé par elle et par André, accouru au secours de la jeune fille, il entre dans les noirs desseins du moine vindicatif. Ce dernier, d'ailleurs, n'a pas caché à sa pénitente qu'André, loin de l'aimer, n'a de tendresse que pour Geneviève. Et voici, tout de suite, que se forme un complot entre trois personnages, un trio d'Espagnols contre un seul Français. Au début, les premières machinations ourdies réussissent pleinement. André commande un poste devant Saragosse. Il s'agit de l'en éloigner au moment du péril, pour qu'il puisse passer pour un lâche déserteur aux yeux de ses chefs. Les trois complices fabriquent une fausse lettre de Geneviève à l'adresse de son amoureux, lui donnant un rendez-vous. André y court. Geneviève, à sa vue, s'étonne. On s'explique. Pendant ce temps, le poste commandé par André est enlevé par les Espagnols prévenus que le chef n'est pas là où son devoir doit le retenir. Le malheureux lieutenant est arrêté, accusé de trahison.

Comment se défendra-t-il ? Il n'a qu'un moyen à son service, l'aveu de la vérité. Mais, déclarer qu'il a passé la nuit en compagnie de Geneviève, c'est la déshonorer. Son honneur, à lui, lui interdit de pareilles révélations. Son honneur! Hélas! celui qui est le plus ardent maintenant à le lui ravir, c'est Jean la Cocarde. Le vieux sergent sait que sa fille a vu André au cours de cette nuit fatale. Il la croit coupable. Il l'a maudite et il a soif de se venger cruellement de celui qu'il croit un vil séducteur. Il entend que le lieutenant soit condamné comme traître et fusillé. Et quand le père d'André, son vieux compagnon d'armes, le général Brémond, le conjure de révéler aux juges du conseil de guerre la vérité, il demeure inexorable.

C'est le sort des batailles qui décide le dénouement de *Jean la Cocarde* dans un sens sympathique. Les troupes françaises, de nouveau attaquées dans un couvent, ont résisté héroïquement. Jean la Cocarde a organisé la lutte, qui est suffisamment sanglante, car elle a coûté la vie tant au méchant moine qu'à la comtesse Juana, femme d'André. Le vieux sergent, à moitié mort également, peut se traîner jusqu'auprès du maréchal Lannes. Près de ce grand soldat, il retrouve le général Brémond, lui aussi grièvement blessé! Un dernier assaut est livré à son cœur. Il cède enfin, et au moment où André va être passé par les armes, une très belle scène met en présence les deux vieux braves, l'un et l'autre champions, celui-ci de sa fille, celui-là de son fils. Le loyal lieutenant est enfin réhabilité par Jean la Cocarde, et il va de soi qu'il sera l'heureux époux de Geneviève, également réhabilitée aux yeux de son père.

Jean la Cocarde a ce grand mérite militaire de n'être pas un traînard. On n'a pas le temps de respirer, soit entre deux aveux de tendresse, soit entre deux fusillades. Les situations sont pathétiques et le patriotisme trouve son compte dans ces événements



Cliché Larcher.

Maréchal LANNES (M. Moreau) — Colonel CHARDIN (M. Renot) — Génal BREMOND (M. Laroche) — André BRÉMOND (M. Étiévant) — Jean FERRAND (M. Krauss) — GENEVIÈVE (Mlle G. Loyer)

AMBIGU-COMIQUE. — *JEAN LA COCARDE.* — 7e TABLEAU. — *Devoir!*

ne mettant en scène, du côté français, que des braves gens.

La pièce est jouée avec un ensemble prouvant que l'Ambigu possède une troupe sur laquelle elle peut compter. Mademoiselle Médal a remporté une double victoire de beauté et de talent. Mademoiselle Georgette Loyer est touchante et distinguée. MM. Hémery et Villa font rire; MM. Krauss, Laroche, Étiévant croient « que c'est arrivé », ce qui est essentiel pour ne pas laisser un mélodrame en route.

GASTON JOLLIVET.



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA GAITÉ

LES CLOCHES DE CORNEVILLE

Mlle L. Demoulin. — Rôle de *Serpolette*



BOUFFES-PARISIENS

CLAUDINE A PARIS, PIÈCE EN TROIS ACTES, DE MM. WILLY ET LUVEY



Cliché Otto. CLAUDINE (Mlle Polaire)
Acte II

Vous la connaissez, certainement, cette précoce petite Claudine, si « dernier bateau », élevée (peut-on dire qu'elle fut élevée ?) moitié dans une pension d'opérette, à « l'école » de Montigny, en Fres[illegible] [illegible] par un brave homme de père, qui ne pense qu'aux [illegible] [illegible] lège pour l'Académie des Sciences, à son grand travail sur la *Mala[illegible]gie*. Les années passées « à l'école », elle nous les a racontées, et [illegible] verve [illegible]

Un beau jour, elle débarque à Paris avec son père, et, presque aussitôt arrivée, elle recommence à tenir son journal, le journal de « Claudine à Paris ». Elle a fait une grosse maladie ; mais elle est toujours gaie [illegible] [illegible]

« Voyons, écrit-elle, que je me regarde dans la glace. Oh ! oui ! M[illegible] pointu, tu es gentil, mais n'exagère pas, je t'en supplie, ta pointe. Yeux noisette, vous persévérez à être noisette, et je ne saurais vous en blâmer ; mais ne vous reculez pas sous mes sourcils avec cet excès de modestie. M[illegible] vous êtes toujours ma bouche, mais si blême, que je ne résiste pas [illegible] frotter, sur ces lèvres courtes et pâlottes, les pétales arrachés au géranium rouge de la fenêtre ; ça fait d'ailleurs, un sale ton violacé que je mange tout de suite. O vous, mes pauvres oreilles ! Petites oreilles blanches et anémiques, je vous cache sous les cheveux en boucles, et je vous regarde de temps en temps à la dérobée, et je vous pince pour vous faire rougir. Mais ce sont mes cheveux surtout ! Je ne peux pas y toucher sans avoir envie de pleurer... On me les a coupés, coupés sous l'oreille, mes copeaux châtain roussi, mes beaux copeaux bien roulés ! Pardi, les dix centimètres qui m'en restent, font tout ce qu'ils peuvent, et bouclent, et gonflent, et se dépêchent de grandir, mais je suis triste tous les matins quand je fais involontairement le geste de relever ma toison avant de me savonner le cou. »

Voilà Claudine, si vous ne l'aviez jamais rencontrée, voilà Claudine sortie de « l'école », et arrivant « à Paris ». Elle a toujours sa Mélie auprès d'elle, celle qui l'a élevée, qui l'a nourrie de son lait. Mélie chante beaucoup, elle garde en sa mémoire un recueil varié de chansons grivoises, voire obscènes. Elle choye avec tendresse les défauts et les vertus de Claudine. Elle constate avec exaltation qu'elle est « gente », qu'elle a « un beau corps » et conclut, en disant à Claudine : « C'est dommage que t'ayes pas un galant !... » Et il y a encore Fanchette, la chatte dont Mélie protège et encourage les amours.

Libre comme toujours, Claudine peut exercer à Paris ses petits talents d'observation malicieuse et de cordiale moquerie. Elle sort seule; elle nous dit les impressions qu'elle rapporte de ses promenades.

« Eh bien, ce n'est pas si terrible de sortir seule dans Paris. J'ai rapporté de ma petite course à pied des observations très intéressantes. 1°, il fait plus chaud, beaucoup plus chaud, qu'à Montigny ; 2°, on a le dedans du nez noir quand on rentre ; 3°, on se fait remarquer quand on stationne seule devant les kiosques à journaux ; 4°, on se fait également remarquer quand on ne se laisse pas manquer de respect sur le trottoir.

« Narrons l'incident relatif à l'observation n° 4. Un monsieur très bien m'a suivie, rue des Saints-Pères. Pendant le premier quart d'heure, jubilation interne de Claudine. Suivie par un monsieur très bien ; comme dans les images d'Albert Guillaume ! Deuxième quart d'heure : le pas du monsieur se rapproche, je presse le mien, mais il garde sa distance. Troisième quart d'heure : le monsieur me dépasse, en me pinçant... la taille d'un air détaché. Bond de Claudine, qui lève son parapluie et l'assène sur la tête du monsieur, avec une vigueur toute fresnoise. Chapeau du monsieur dans le ruisseau, joie immense des passants, disparition de Claudine, confuse de son trop grand succès. »

Sachez encore que les petites amies de Claudine tournent mal, que son petit cousin Marcel est un petit drôle, aux cravates singulièrement roses et aux amis singulièrement compromettants, que Claudine observe tout ce vice qui l'étonne, avec une curiosité amusée; que, cependant, elle ne subit pas la contagion; que son cœur reste pur et son esprit droit.

Telle est Claudine. Telle elle nous fut présentée sur la scène des Bouffes-Parisiens, dans un acte d'exposition un peu languissant et qui se déroule dans le cabinet où le père de Claudine étudie les mœurs des escargots, tandis que Mélie cherche les puces de Fanchette.



Cliché Larcher. CLAUDE (M. Hurteaux) MARIA (M. Garbagny) CLAUDINE (Mlle Polaire)

BOUFFES-PARISIENS. — *CLAUDINE A PARIS.* — ACTE Ier

* * *

Mais nous allons nous amuser davantage. On nous emmène à Montmartre, dans le cabaret de la « Souris convalescente », au décor très pittoresque, avec le va-et-vient des clients et des consommateurs. Certains types épisodiques de fêtards sont impayables.

L'oncle de Luce, l'une des amies de Claudine qui ont le plus mal tourné, soupe, boit et se grise avec le secrétaire du père de Claudine, M. Maria, un savant lui aussi, qui a découvert les grottes souterraines de X... et que son papa a connu dans un endroit bien embêtant, quelque chose comme la Société de Géographie. Claudine a pensé que « un homme comme ça », qui tripote tout le temps dans les cavernes, bien sûr « ça doit sentir l'escargot ». Elle a donc éconduit M. Maria, qui noie son chagrin. Il le noie avec entrain. Le vieux lui tient tête gaillardement. Et ils ont la pochardise expansive.

Pendant ce temps, Claudine soupe avec Renaud, le père de l'affreux cousin Marcel, homme de quarante ans, mais beau, intelligent et tendre, et qu'elle aime. Claudine se grise, elle aussi, mais gentiment, comme se sont grisées de tout temps les ingénues de théâtre en escapade. Elle chante une chanson un peu risquée, comme Mam'zelle Nitouche chez les officiers de cavalerie.

Et, sous l'influence du champagne, elle dit son amour au beau Renaud.



BOUFFES-PARISIENS — *CLAUDINE A PARIS* — ACTE II.

Le lendemain de la griserie, nous nous retrouvons dans la chambre de Claudine, aux murs tendus de perse bleue. C'est le troisième acte qui aboutit assez rapidement au mariage de rigueur. Claudine, qui a dix-sept ans, épouse par amour son quadragénaire, tout comme la « Souris » d'Édouard Pailleron. De nos jours, les hommes de quarante ans, et plus, sont à la mode : sans doute parce qu'ils « savent » aimer mieux que les jeunets.

Et la pièce finit sur cette conversation entre Claudine et Mélie :

« Mélie, Mélie, accoute! C'est celui-là ; c'est celui-là! Je serai sa femme, j'aurai ce grand mari-là pour moi toute seule!

— Pour toi toute seule, ma petite servante? Je te connais, réaude, y en aura pas guère de trop. »

Dans le livre, Mélie ajoute : « Et puis t'as raison de prendre le grand.

— N'est-ce pas?

— Pardi, il sera toujours bien temps, si la marchandise te plaît point, de t'appliquer le petit! »

Au résumé, nous avons devant nous une petite comédie, un peu languissante, un peu maniérée par endroits, qui n'a pas beaucoup d'action, mais où ne manquent point les détails jolis et



Cliché Larcher. CLAUDINE (Mlle Polaire) MARCEL (M. Tréval)

BOUFFES-PARISIENS. — *Claudine à l'école.* — ACTE III

plaisants et qui met en scène un caractère attachant de jeune fille moderne, extraordinairement moderne.

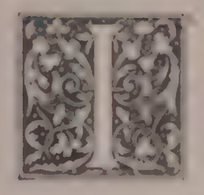
Auteurs : le romancier d'abord, Henry Gauthier-Villars qui signe tantôt « Willy », tantôt l' « Ouvreuse du Cirque d'été », et qui, en outre du roman, fait encore de la critique musicale, de la chronique fantaisiste, de l'histoire diplomatique : ainsi Protée se transformait en toutes sortes... de monstres. Pour l'adaptation du roman au théâtre, l'un de ses deux adaptateurs, qui se cachent tous deux sous un pseudonyme unique — comme Paul et Virginie sous le même parapluie — n'est autre que M. Lugné-Poë, le directeur de l'Œuvre, le champion d'Ibsen et de Bjœrnstjerne-Bjœrnson, qui ne rient pas tous les jours.

Mademoiselle Polaire, connue dans les music-halls par ses chansons excentriques et ses dessous suggestifs, célèbre pour ses quarante-deux centimètres de tour de taille, faisait ses débuts dans la comédie par le rôle de Claudine. Imitant un peu Mademoiselle Lavallière, elle a montré de l'intelligence et de la finesse. Elle a très agréablement réussi.

Mademoiselle Eveline Jeanney a rendu supportable le rôle de la petite Luce, aux yeux candides, à l'âme perverse. M. Hurteaux, le « papa de Claudine », l'homme de la *Malacologie*, fut plein de bonhomie. Les excellents pochards que MM. Garbagny et Brunais! M. Castillan, le beau quadragénaire, justifie « le béguin » de Claudine. M. Deschamps, chargé de personnifier un journaliste, a reproduit la physionomie de Willy lui-même. Et je n'aurais garde d'oublier Mademoiselle Madeleine Guitty, qui, dans le rôle de Mélie, fut la vraie joie de la soirée!

ADOLPHE ADERER.

Mademoiselle Blanche Toutain

l est [illegible] tout spécialement [illegible] charme et la pleine satis[illegible] ciles. Le public leur fait fête, [illegible] cier bien ce que leur talent a [illegible] les directeurs les utilisent par occasion [illegible] sans les faire valoir ou les retenir ; [illegible] chaque apparition, chaque succès nouveau, [illegible] semble que ce soit une surprise et une révélation. Si vous [illegible] la peine de rechercher les comptes rendus dramatiques de ces dernières années et de les confronter, vous verrez que Mademoiselle Blanche Toutain est encore de ces artistes-là. C'est que ces talents là ne cherchent pas à se faire valoir, — et telle la comédienne, telle la personne ; — il faut que les mettent en lumière ceux qui sont en mesure de le faire. C'est pourquoi *le Théâtre* [illegible] devait de faire place, dans sa Galerie, à la charmante jeune femme.

Aussi bien a-t-il tenu ses lecteurs au courant de cette carrière naissante de véritable artiste. Son directeur, toujours à l'affût, on peut bien le dire, de toute vraie manifestation d'art, avait des premiers distingué la jeune comédienne encore inconnu[e] qui, sans se présenter les mains pleines des lauriers d'un C[onser]vatoire, avait, un beau soir, paru sur la scène de l'Athénée. [illegible] premiers aussi, nos lecteurs ont pu faire connaissance avec ce simple et aimable visage, encadré d'une blonde forêt de cheveux, et apprécier combien ses traits sont expressifs et facilemen[t] d'une grâce exquise. Au vrai, c'est ce qu'on appelle « une figure [illegible]

La « présentation » de Mademoiselle Blanche Toutain dans ces pages, voilà trois ans, se rattache à une anecdote que je puis bien vous conter, puisque nous restons chez nous. L'excellent Sarcey était alors notre chroniqueur régulier : il résumait pour les lecteurs du *Théâtre* la quintessence de ses jugements quotidiens sur les nouveautés de la scène dramatique. Lorsque l'Athénée donna cette jolie pièce d'Edmond Sée, *les Miettes*, la jeune artiste dont nous parlons avait déjà paru, l'année précédente (1898), dans un rôle délicat de *l'École des Amants* de MM. Cl. Roland et P. Morgand, débutants comme elle), et dans une fine comédie d'André Picard, *Franchise* : on avait loué, non sans surprise, ses qualités rares d'intelligence et de sentiment. Le soir où *les Miettes* parurent devant le public, notre sympathique directeur, qui prévoyait l'événement, c'est-à-dire l'éclatant succès de Mademoiselle Toutain, guettait Sarcey et ses impressions. Hélas ! aucune ne se manifestait sur son visage, chargé de sombres nuées. La pièce..., l'actrice..., évidemment il ne voyait pas bien clair dans ses pensées. Mais on se rappelle Sarcey : c'était la conscience même, et qui ne demandait qu'à s'éclairer. Il écouta avec attention les réclamations pressantes et motivées que son directeur objectait à son silence, il retourna dès le lendemain, au régal de ces *Miettes*, dédaignées la veille. Et il écrivit tout chaud le passage que nos lecteurs ont pu lire alors et que voici : « La pièce a été jouée à merveille par Mademoiselle Blanche Toutain, qu'il faut mettre en première ligne ; cette jeune actrice, que nous ne connaissions pas, a fait là un éclatant début. Elle ira loin. »

Sarcey ne fut pas le seul à parler ainsi, comme l'on pense. Quoi de plus affirmatif que le jugement de M. Émile Faguet, par exemple ? « Mademoiselle Blanche Toutain a remporté un succès éclatant dans [le] rôle de Marcelle. C'est une petite femm[e] ennuyée, capricieuse, câline, dolente, inconsciente à souhait. Il est impossible de faire comprendre un personnage, par un seul geste ou une seule intonation, mieux que cela. Déjà très remarquée plusieurs fois, elle s'est révélée comédienne de genre de premier ordre : c'est un grand avenir qui commence. »

Ai-je besoin de dire que ce pronostic s'est aussitôt confirmé, malgré la rareté des occasions ? C'est le rôle, touchant et sincère, [d]e jeune fille, dans les trois actes si fins et spirituels d'Auguste Germain, *l'Amour pleure et rit*. C'est cette Éléonore Duplay, [illegible]e de Robespierre, que montra, aux Escholiers, le *Danton* de Romain Rolland. Enfin, au Vaudeville, l'*Yvette* que M. P. Berton emprunta à Maupassant et dont tout le monde a encore [illegible]nt le souvenir de blanche figure, de fine et cristalline nature... [La]issons plutôt parler encore M. Faguet.

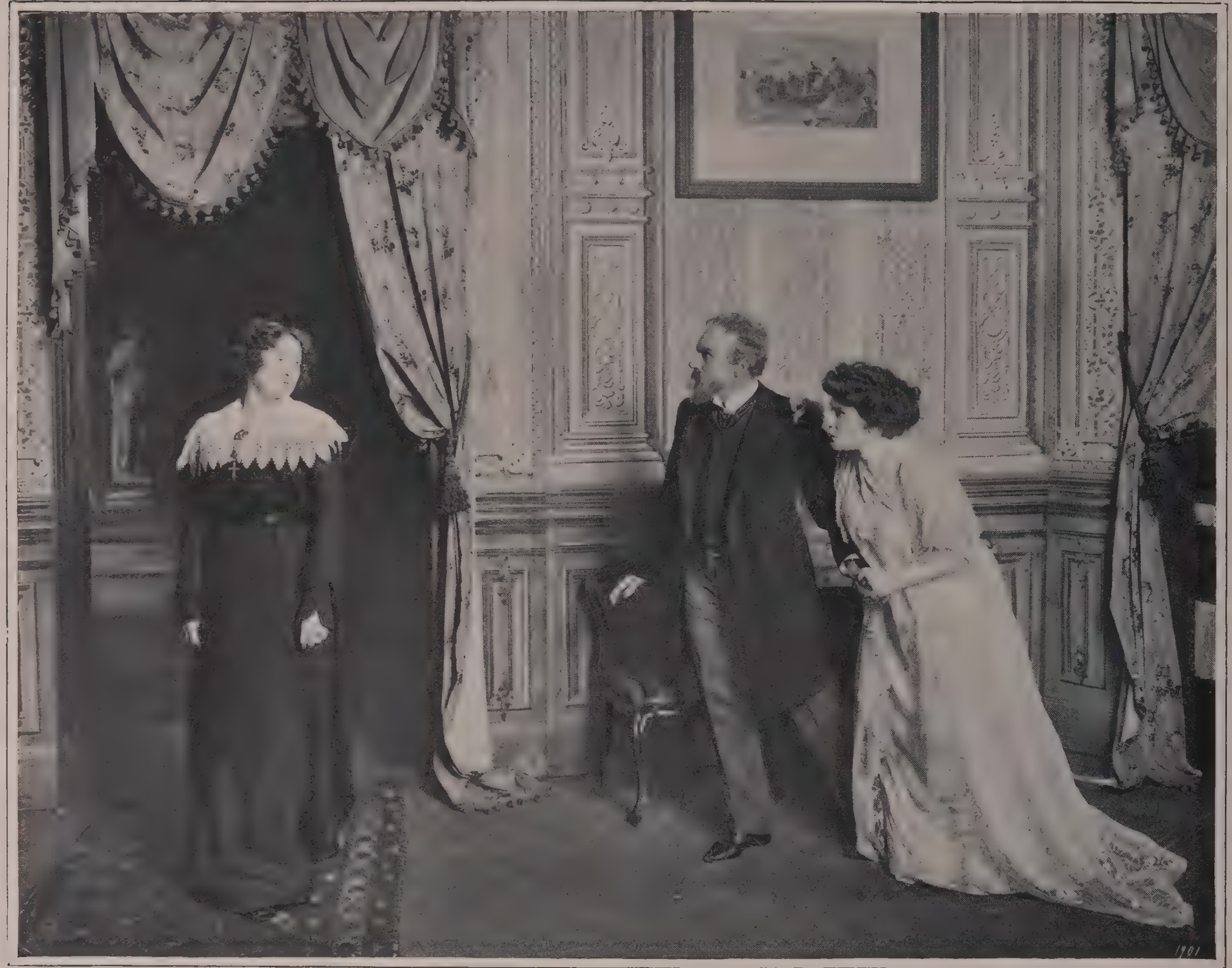
La triomphatrice d'hier a été cette jeune femme, que le[s] amateurs connaissaient tous comme une comédienne d'un talent extraordinaire, mais qui était presque inconnue du grand public. Elle avait été savante et délicieuse, il y a deux ans, dans *les Miettes*. Mais c'était oublié. Elle avait l'air, hier, d'une débu[tante]. En réalité, elle l'était à neuf heures. A minuit elle était célèbre. Elle était classée au tout premier rang des artistes de Paris. Le fait est qu'elle a été merveilleuse. Une ingénuité vraie dans une fougue fringante de jeunesse, une émotion contenue, puis débordante ; une inquiétude, une anxiété croissante, puis un magnifique écroulement de tout un être jeune et charmante, tout cela était exprimé avec un art consommé, facile du reste, ou qui paraissait l'être. C'était du très grand art servi par une nature admirablement douée. Il faudra que la voix s'étoffe un peu, que le jeu devienne un peu plus large. Mais tout compte fait, Messieurs, nous avons une grande actrice. »

Et puis ? me direz-vous. A quand sa réapparition, qui sera encore une surprise, dans une grande pièce et sur une grande scène ? — Attendons : tout arrive, même le talent qu'on laisse oublier...

HENRI DE CURZON.



Mlle BLANCHE TOUTAIN



Cliché Zander & Labisch (Berlin). BORONY (Mme Toni de Seyffertitz) — WISBY (M. Wehrlin) — LYDIA (Mme A. Prasch-Grevenberg)

ACTE II

LE THÉATRE A BERLIN

Laboremus

DRAME EN TROIS ACTES, DE M. BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON, AU BERLINER THEATER

Le temps viendra où, devant un public de délicats auquel se mêlera bientôt la grande masse des snobs, les dialogues de Platon ou les pièces philosophiques de Renan seront savourés. Ce jour-là *Laboremus* pourra être repris avec avantage par les directeurs de théâtres. La pièce de Bjœrnstjerne-Bjœrnson n'est pas encore, mais sera, peut-être demain, une date littéraire. L'auteur scandinave a essayé de conquérir en un coup la foule aux débats métaphysiques, et bien qu'au point de vue « recettes » il ait échoué, son effort puissant et naïf mérite d'être étudié.

Et, d'abord, pourquoi ce titre *Laboremus?* Comme Virchow en Allemagne, comme Zola en France, Bjœrnstjerne-Bjœrnson voit dans cet impératif le salut de l'individu et celui de la société, en l'absence de toute morale certaine. C'est pour n'y avoir pas obéi que Wisby a épousé une aventurière ; c'est parce qu'il en observe la règle que Langfred peut se soustraire à sa fascination meurtrière. *Travaillons !* c'est la morale de toute la pièce, et c'est aussi le lien, peut-être fragile, qui lui donne son unité.

Une grande artiste, Lydia, a été appelée au chevet d'une poitrinaire que l'on cherche à guérir par le moyen un peu étrange de la musique. Pour prendre sa place, elle l'assassine, non par le fer ou par le poison, mais par le regard, par la volonté. Elle épouse le mari, un brave homme, insignifiant et très riche, se croit enfin arrivée à l'indépendance, à la vie belle et féconde, mais la morte entre eux s'interpose. La nuit des noces, elle vient dire à Wisby que Lydia l'a tuée. La meurtrière le devine et, sentant son avenir compromis, piétine sa couronne de fiancée, déchire ses vêtements. C'en est fait de leur paix.

Wisby se met à boire, Lydia cherche de nouveau le bonheur avec un jeune musicien, Langfred. L'oncle de Langfred, un ami intime de Wisby, vient lui apprendre que sa femme a eu pas mal d'aventures. Chassée une première fois de la maison de Wisby par le docteur Kann, la musicienne y est revenue à son insu, et c'est ainsi qu'elle a pu tuer la pauvre mourante. Wisby, dévoré



Cliché Zander & Labisch (Berlin). Dr KANN (M. Connard) WISBY (M. Wehrlin)

LE THÉATRE A BERLIN. — *LABOREMUS*. — ACTE II

de remords, sanglote sur le portrait de la morte. Une seconde apparition de la défunte vient confirmer les dires de Kann. Épouvanté, Wisby appelle Lydia, devant qui se dresse l'assassinée en robe noire et grand col à la Van Dyck. — « Qu'est-ce que cela, s'écrie Lydia? — Ta conscience ne te le dit pas? riposte Wisby.— Ma conscience! va donc et ferme la porte. — Non, j'ai peur. — Alors c'est moi qui la fermerai. » Puis cette femme forte fait semblant de n'avoir rien vu, et traite Wisby d'ivrogne halluciné et de misérable. (*Nos gravures représentent ces trois tableaux successifs que l'auteur a groupés en une scène capitale.*)

Langfred, depuis qu'il connaît Lydia, ne travaille plus, bien qu'elle soit une inspiratrice merveilleuse. Le rondo qu'elle joue admirablement, il cherche à le transformer en opéra. Le sujet en sera *Ondine*, c'est-à-dire Lydia elle-même, la nature qui cherche à pénétrer l'âme, le triomphe de la force et la beauté, la mer qui reflète le ciel sans jamais le posséder, la musique, enfin, qui, telle que la mer, résout toutes les énigmes et les yeux pleins de ciel rentre en elle-même et sanglote.

Un pareil sujet est beau, mais un peu vague, et Langfred n'en tire rien. Son oncle lui parle d'une jeune fille qui l'a trouvé monotone. — « Tiens! elle est intelligente, reprend Langfred. Ne puis-je la voir? — Sans doute. » — La fille de la morte, Borgny, introduite par l'oncle Kann, raconte alors à Langfred l'histoire de l'assassinat. — « Voilà un sujet que je ne pourrai jamais oublier, s'écrie le jeune artiste. — Mais c'est votre Ondine, reprend Borgny. « Ondine, c'est la meurtrière, sombre couleur de son élément. Comme la vague elle est froide. Comme elle, elle aime et veut s'élancer — comme elle, elle tue ce qui lui résiste. » — Langfred a un éblouissement de lumière. — « Alors, selon vous, dit-il, celui qu'Ondine aime doit être marié? — Sans doute.... Et l'Ondine tue sa femme. » Langfred, transporté par le drame qui se dessine, entend déjà la voix sombre et la voix blanche, les chœurs de la mer et ceux de la terre.... les voix vengeresses... « Oui, conclut-il, Ondine doit être vaincue », et il court porter à Lydia la bonne nouvelle.

Celle-ci s'indigne. On a gâté son sujet. « Que vient faire cette phtisique dans l'opéra? Ce qu'il y avait de beau dans son œuvre, c'était l'effort d'Ondine pour posséder une âme, l'élan vers ce qui sauve, coûte que coûte, à tout prix. — Ceci subsiste, objecte Langfred; mais la victoire doit rester à la pauvre morte. — A ce squelette hystérique qui tend ses bras décharnés vers la vie vraiment vivante? La vie doit-elle être vaincue par la mort? » Et ils discutent, ils discutent à perte de vue, sentant se creuser entre eux un abîme, lentement — à mesure qu'elle le contredit, l'artiste s'ancre dans sa conception nouvelle.

Soudain on frappe à la porte. Lydia ouvre, crie, recule: Encore elle! c'est la morte rajeunie, éclatante de beauté dans sa robe noire, avec son col à la Van Dyck. « Qui es-tu? » demande Lydia, d'une voix tremblante. — « Je suis la fille de ma mère », répond Borgny, car c'est elle. Lydia pousse un cri déchirant, et s'enfuit pour ne jamais revenir. « Oh! ce cri, mon oncle! ce cri terrible », gémit Langfred, brisé par tant d'émotions. — « Il te suivra jusqu'à ce qu'il devienne musique. »

Cette pièce se trouve en dehors, et peut-être au delà de toute règle dramatique. Le récit de l'assassinat y est répété trois fois, longuement. Deux sujets s'y juxtaposent: la découverte de la meurtrière et l'affranchissement de Langfred. Aucun des caractères, sauf celui de Lydia, n'est tracé d'une main ferme: Wisby, Borgny, Langfred sont des fantoches qui ne vivent guère. Pour faire crouler l'édifice de Bjœrnson, il suffirait, semble-t-il, d'une chiquenaude. Mais cette frêle armature n'a été créée, ne l'oublions pas, que pour soutenir les dialogues platoniciens entre Lydia et Langfred, où se heurtent deux conceptions antagonistes de l'art: Parsifal et la Symphonie héroïque. La musique, « qui va plus loin qu'elle ne le sait elle-même, qui parle quand tout a été dit, qui est à la vie ce que la mer est à la terre », y est glorifiée en des pages magnifiques. Certes, elle n'est pas très originale, l'idée centrale, c'est-à-dire la suprématie de la loi morale sur la joie païenne. Les artistes européens en ont fait trente et quarante fois le tour. Mais M. Bjœrnson semble l'ignorer et nous apporte avec une verdeur et une sève nouvelles, ces discussions que nos rhéteurs depuis longtemps avaient épuisées, peut-être avec plus d'art, mais avec moins de naïveté. Anatole France et Renan nous ont présenté, sous une forme infiniment plus ouvragée, à peu près toutes les antinomies de *Laboremus*.

La pièce, montée avec soin par M. le directeur Paul Lindau, a été jouée avec talent par Mesdames Prasch-Grevenberg (Lydia); Seyffertitz (Borgny), et par MM. Connard (docteur Kann), Walden (Langfred) et Wehrlin (Wisby).

CHARLES BONNEFON.



Cliché Zander & Labisch (Berlin). LYDIA (Mme A. Prasch-Grevenberg)

LE THÉATRE A BERLIN. — *LABOREMUS.* — ACTE II

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN

BAIN DE PENNÈS
Hygiénique, Reconstituant, Stimulant
Remplace *Bains alcalins, ferrugineux, sulfureux*, surtout les *Bains de mer*.
Exiger Marque de Fabrique. — PHARMACIES, BAINS



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires*.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

St-Galmier-Badoit L'Eau LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Déclarée d'Intérêt Public.

Poudre dentifrice de Botot Exig. le Signet BOTOT. 17, r. de la Paix, Paris. *En Vente Partout.*

CRÈME VELOUTINE
MÉDAILLE d'OR à l'Expon Unelle de PARIS 1900
Crème sans rivale pour les Soins de la Peau
Préparée par CH. FAY, l'inventeur de la **Veloutine**
PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS
M. E. Totin, 21, *boulevard Bonne-Nouvelle, Paris*

HOTEL à Paris **AV. KLEBER** 3 et r. de Presbourg, 7. Cont. 513m. M. à pr. : 5-0,000 fr. A adjuger sur 1 enchère, Chambre Not. Paris, le 18 mars 1902. S'adresser Me Benoist, notaire, 38, rue de Bondy.

MAISON à PARIS **RUE D'ARTOIS, 7** Rev. brut : 28,229 fr. 40. Mise à prix : 400,000 fr. A adjer sur 1 ench. Ch. Not. Paris, 18 Mars 1902. S'adresser à Me Mahot de la Quérantonnais, not., 14, r. des Pyramides.

MAISON d'angle **Bd PEREIRE** 2 et r. Saussure, 111. Revenu : 19,035 fr. M. à pr. : 260,000 fr. A adjuger sur 1 enchère, Chambre Notaire, 11 Mars 1902. S'adr. Me Cotelle, notaire, 25, boulevard Beaumarchais.

Adjudicat. sr 1 ench., Ch. des Not. Paris, le 11 Mars 1902.
CHATEAU de Saint-Léger, près *Beaumont-le-Roger (Eure)*. Ferme, bois, parc. Ce, 252 h. M. à p. : 300,000 f.
CABOURG VILLA *La Réunion*. Mise à prix : 35,000 fr. 6 TERRAINS. Mises à prix : 740 à 6,100 fr.
S'adresser aux notaires, MMes Panhard et FONTANA, 10, rue Royale, dépositaire de l'enchère.

MAISON Avenue **MARCEAU, 71** ANGLE rue Galilée avec Grand *pan coupé*. Cont., 525m; façade, 33m 67. Rev. br., 32,330 fr. Mise à prix : 350,000 fr.
GRANDE PROPRIETE dite CHATEAU des SABLES à DRAVEIL (S.-et-O.), gares d'Orléans ou Lyon (Stat. Juvisy ou Draveil); compt grande Maison d'habit., chalets, comm., parc : 10 hect. clos. M. à p. : 150,000 f. A adjer sr 1 ench. Ch. Not. Paris, le 18 Mars. S'ad. aux not. : MMes M. *Robin* et Robineau, q. de la Mégisserie, 20.

CHATOU PROPRIETES : 1° Rue Ecoles, 20; 2° Avenue Brimont, 7; 3° Grand Potager, angle avenue Brimont et Faisanderie. Cont. 1,072m, 1,349m, 3,231. Mises à pr. : 25,000 fr.; 25,000 fr.; 15,000 fr. A adj. sr 1 ench. Ch. Not. Paris, 18 Mars 1902. Me Kastler, not. Paris, 116, faubourg Saint-Honoré.

HOTEL A PARIS Place **SAINT-GEORGES, 26** et 5, rue Laferrière non loué. Cont. 772m. M. à pr. : 200,000 fr. A adjer sr 1 ench. Ch. Not. Paris, le 18 Mars 1902. S'ad. aux not. MMes Breuillaud et PHILIPPOT, 10, rue Saint-Antoine, dép. ench.

MODES TOURNEUR
26, RUE LAFAYETTE
MAISONS ANNEXES : 73 & 75, Rue Lafayette

MAISONS RECOMMANDÉES

ABSINTHE BERGER COUVET (Suisse) MARSEILLE BUENOS-AYRES | TÉLÉPHONE 562. 40

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. fco

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères

BEAUTÉ DE LA FEMME par L'HYGIÈNE Notice franco, DUMEZ, 4, rue DUPHOT

CRÈME EXPRESS JUX

DAMIEN, Tailleurs, 21, *rue Royale*

EMAIL du VISAGE GEORGINE CHAMPBARON 10, Rue Laffitte, 10 — Paris.

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

FRAICHEUR & BEAUTÉ du teint par le Savon **EOLE**

GÉRARD (LÉON) 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

INSTITUT FÉMININ École de Beauté Mme LUIGGI, 6, rue Gluck, Paris

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle TABLEAUX ANCIENS

POUR MAIGRIR ÉLIXIR du Dr STENCHALLE, 6f le FLACON.

MIGRAINE CURE GRATUITE aux ARTISTES «NEURALGIC» CARON 81, Chaussée d'Antin

PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE EN VENTE PARTOUT



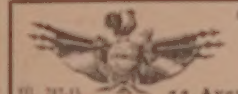
ACCESSOIRES pour le **COTILLON**
Mme CHOUMARA
18, *Rue du Temple, Paris*

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au
Coaltar Saponiné Le Beuf
son admission dans les hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, soins intimes, lavages des nourrissons, soins de la bouche *qu'il purifie*, du cuir chevelu *qu'il débarrasse des pellicules*, de la barbe, etc. — Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. — Dans toutes les pharmacies.
SE MEFIER DES IMITATIONS

CARMÉINE PATE DENTIFRICE HYGIÉNIQUE En Vente : 110, Rue de Rivoli, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

DENTI-GENCIVINE de MÉRENS Boîte 4 fr. 1/2 Boîte 2f50
et donne aux Dents l'éclat des perles. — 8, Rue Favart.


CHANTIERS DES ARMES DE FRANCE
BOIS ET CHARBON
44, Avenue de Breteuil, PARIS

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source GUBER en Bosnie
Facile à digérer. — S'emploie avec succès contre l'Anémie, la Chlorose, la Malaria, les Affections nerveuses et les Maladies cutanées. — Dépôt chez tous les Pharmaciens et Marchands d'eaux Minérales.

Chocolat à la Tasse Prévost
39, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. — MAISON A BORDEAUX
CHOCOLAT & THÉ PRÉVOST — Bonbons Qualité supre

AU CROISSANT D'ARGENT • 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie • **NOUVEAUTES ELEGANTES**

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS — NICE, 3, rue du Palais — EXPOSITION, place Masséna

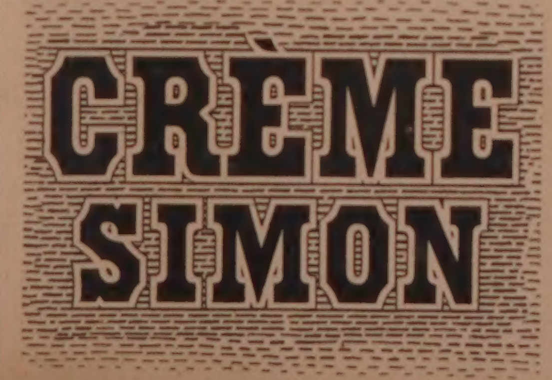
EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE CONSERVE LES DENTS PARFUME LA BOUCHE

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Boulᵈ des Italiens, PARIS



SANS RIVALE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

POUDRE DE RIZ SIMON	SAVON A LA CRÈME SIMON

Médaille d'Or *Exposition Universelle* Paris 1900

Refuser les imitations

J. SIMON 59, Faubourg Saint-Martin **PARIS**



LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré

SPORTSMEN, Achetez tous les Samedis

20 pages

60 Photogravures

Prix du numéro : **30 centimes**

ABONNEMENTS ANNUELS

Donnant droit à de nombreuses primes

PARIS : **14** francs. — DÉPARTEMENTS : **15** francs

ÉTRANGER : **20** francs



Revue Illustrée de TOUS LES SPORTS

PIERRE LAFITTE & Cie, Éditeurs, 9, Avenue de l'Opéra, PARIS

Services de Table en Porcelaine

TABLE : 85 francs — **DESSERT : 55 francs**





A LA PAIX

Services de Cristal

GEO. ROUARD

- 34 -

Avenue de l'Opéra

PARIS. -Téléph. 235.91

Service "PORTO"

32 Pièces : **88** francs

ARMES — ARMURES — OBJETS D'ART

BIJOUX ET PARURES

Pour BALS, SOIRÉES, THÉATRES

Maison LEBLANC-GRANGER

Richard GUTPERLE Seur

Fournisseur des Théâtres de l'Opéra, des Français et des principaux Théâtres Étrangers

12, Boulevard Magenta, PARIS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 : HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY

TÉLÉPHONE : **256-47**

Adresse télégraphique : RICPERLE, PARIS

COMMISSION, EXPORTATION

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **160** MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale A : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — Ordres de Bourse (France et Étranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — Escompte et Encaissement de Coupons; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages; — Transports de fonds (France et Étranger); — Billets de crédit circulaires; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension

60 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 302 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.



VEILLEUSES FRANÇAISES

Fabrique à la Gare

ACTUELLEMENT

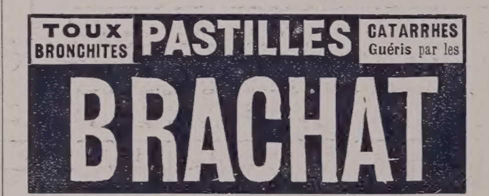
RUE SAINT-MERRI, 11

Toutes nos boîtes portent en timbre sec

JEUNET, Inventeur

VENTE ANNUELLE :

5 Millions de boîtes



Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FIXES

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes extrêmement variés, permettant de visiter à des prix très réduits en 1re, en 2e ou en 3e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées), ainsi que l'Italie, la Suisse, l'Autriche et la Bavière.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire

La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le *Livret-Guide P.-L.-M.* vendu au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau.

BILLETS PRIS A L'AVANCE

Les gares de Paris, Lyon, Marseille, Saint-Étienne, Aix-les-Bains et Genève délivrent à l'avance, par série de 20, des billets de 1re, 2e et 3e classe pour les gares de la banlieue de ces villes et réciproquement.

Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour). Leurs prix présentent une réduction de 10 0/0 sur les prix des billets ordinaires. Les billets délivrés pendant les dix premiers mois de l'année sont valables jusqu'au 31 décembre inclus et ceux délivrés pendant les mois de novembre et décembre jusqu'au 31 décembre inclus de l'année suivante. Les demandes doivent être adressées aux chefs des gares intéressées ou dans les bureaux succursales.

CHEMINS DE FER DU NORD

Services les plus rapides entre

PARIS — COLOGNE — COBLENCE

ET

FRANCFORT-SUR-MEIN

Les services les plus rapides entre **Paris, Cologne, Coblence,** et **Francfort-s.-Mein,** en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

ALLER				RETOUR			
PARIS-NORD	dép.	1 50 s.	9 25 s.	FRANCFORT-S-MEIN	dép	8 25m.	5 48s.
COLOGNE	arr.	11 20 s.	7 58m.	COBLENCE	dép.	11 16m.	8 39s.
COBLENCE	arr.	2 52m.	10 15 m.	COLOGNE	dép.	1 45s.	11 21s.
FRANCFORT-S-MEIN	arr.	6 32m.	mid. 17	PARIS-NORD	arr.	11 17s.	8 20m.